

rouge et noir

décembre 1977

mensuel

prix : 3 f

journal d'information de la maison de la culture de grenoble



ATELIER ERNEST PIGNON E

**QUESTIONS
SUR LA SANTE**

ALLEVARD isère 38580

2500 habitants / 475m d'altitude / à 40 km de Grenoble et à 38 de chambéry
au cœur des Alpes du Dauphiné

S.N.C.F. ligne de Paris Grenoble. / Autocars directs de Grenoble à Allevard.



Station thermale :

la douzième parmi les cent stations thermales françaises qui fonctionne de mi-mai à fin septembre et traite les affections infectieuses ou allergiques de l'ensemble de l'appareil respiratoire.

Favorisé par un climat sédatif et par la beauté de ses sites, peut se targuer d'être aussi un centre réputé de tourisme.

Situé à un quart d'heure de la station de sports d'hiver du Collet (1 450 m à 2 100 m)

— 10 téléskis

— 2 télésièges

— 20 pistes balisées pour débutant et skieur chevronné

et à 30 minutes de celle des 7 Laux - Le Pleyne (1 450 m à 2 100 m)

— 50 km de pistes balisées



| | | |
|-------------------------|--|------------|
| RENSEIGNEMENTS : | S.I. d'Allevard ouvert toute l'année : | 97-52-31 |
| | Thermes d'Allevard | : 97-56-22 |
| | Mairie d'Allevard | : 97-50-24 |
| | Remontées mécaniques Collet | : 97-52-75 |
| | Remontées mécaniques Pleyne | : 97-50-99 |

Les Maisons de la Culture n'ont pas d'équivalent dans le monde. Non pas dans les équipements, et les bâtiments, ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher leur originalité mais dans leur statut et dans ce que nous appelons, entre professionnels, leur mission.

Leur *statut* ? En confiant leur gestion à des associations sans but lucratif où des bénévoles représentant les usagers et la Cité contrôlent le fonctionnement et définissent les grandes lignes de l'action, on met l'accent sur la caractéristique des Maisons : à savoir qu'elles sont les Maisons de tous, publiques, ouvertes, lieux d'échanges, de rencontres ; d'enrichissement mais aussi de plaisir. C'est important : se redire que la culture est un plaisir et non une opération chirurgicale, un enrichissement et non un casse-tête chinois.

Leur *mission* ? Leurs *missions* plutôt. Toujours entre professionnels, nous les évoquons précisément : **création, diffusion, animation**. Je ne suis pas sûr que pour vous, lecteurs, ces catégories recouvrent bien une réalité concrète. Je reviendrai sur ce point dans un autre article.

Pour l'instant, je voudrais m'attarder sur la troisième : l'animation. Car c'est là, à mon avis, que réside l'originalité de nos Maisons : on n'anime pas des individus, on n'anime que des groupes. C'est pourquoi l'animation est nouvelle. Elle est née lorsque, au delà du public traditionnellement cultivé et dont l'apprentissage artistique et culturel restait une affaire individuelle, des gens se sont associés pour accéder ensemble à un monde dans lequel – pour bien des raisons – il leur était malaisé ou impossible de pénétrer seuls. C'est dire que – sans vouloir définir aujourd'hui finement ce qu'elle est, cette animation (ses moyens, sa finalité, les obstacles qu'elle rencontre), nous pouvons dire qu'elle est étroitement liée à la vie associative, sorte de navette ou de pendule qui irait en permanence des groupes vers un organisme et d'un organisme vers eux.

Donc, le seul fait de se fixer comme mission l'animation implique, pour les Maisons de la Culture, cet enracinement dans les associations, les collectivités, leurs relais qui les représentent et une priorité dans le travail des équipes.

Ouvertes à tous mais plus spécialement attachées à faire éclore cette vie essentielle, à la nourrir par l'animation. Voilà ce que sont nos Maisons d'abord.

Cela implique de la part des professionnels que nous sommes une sorte de vigilance, l'inquiétude de ne pas se laisser entraîner à devenir des spécialistes, nous adressant à nos pairs et non plus à tout le monde, ne faisant plus une animation mais entretenant un discours sur elle, comme il y a aujourd'hui des gens qui font un discours sur l'amour et ne sont pas capables d'être amoureux.

suite page 4 ▶



photo X

5 théâtre

Une semaine Jean-Paul Sartre. Avec le spectacle **Sartre**, montage de textes du philosophe dits par Gérard Guillaumat dont Jean Delume retrace la carrière et le travail. **Erostrate**, nouvelle du « Mur » dont de jeunes comédiens ont tiré un spectacle qui a obtenu un vif succès à Paris.



photo Daniel Keryzaouën

7 danse

La présentation de la nouvelle **Compagnie de Félix Blaska** qui revient pour les fêtes avec des créations récentes sur des musiques de Berg, Schubert, Schumann. F. Blaska tente de retrouver le caractère mystique du geste et du mouvement dans le théâtre et dans la danse.



photo Jo Génovèse

8 musique

La voix dans la musique de l'Inde du Sud. J.F. Héron présente le second concert du cycle « Musiques vocales ». Le début d'un article du musicographe Philippe Torrens sur la voix dans la musique et les perspectives qui s'ouvrent à l'utilisation de ce *premier* instrument.



photo Jo Génovèse

10 calendrier

Les activités du mois de décembre. A noter : l'Assemblée des adhérents de la Maison (le 6) ; la fête des enfants, dans le cadre de l'exposition sur le Jouet, le 17 ; les animations sur la danse et la musique indiennes le 6 après-midi ; les débats et rencontres sur la Santé ; sans oublier les lectures assurées par **M. Ferber** et **A. Fa-raoun** dans la semaine du 13 au 18.



13 société

Un ensemble de **questions sur la santé**. Et la présentation d'un ouvrage sévère et lucide, par l'Institut du travail de Grenoble : Livre blanc sur les conditions de travail dans l'agglomération grenobloise.



15 cinéma

A l'occasion de la semaine de la décentralisation cinématographique, une interview de Jacques Barrault, Délégué Général du Festival du court-métrage de 1974 à 1976. Un plaidoyer nuancé pour une autre création cinématographique.



photo Fillioley

16 arts plastiques

A l'occasion de l'exposition consacrée au **jouet**, la Confédération syndicale des familles donne son point de vue. Claude Muller, pour sa part, fait un bref historique de la **Foire de Beaucroissant** que le photographe Pierre Fillioley a fréquenté avec ponctualité, pour notre plaisir, pendant vingt ans.



18 littérature

Le groupe **Ecriture 75** qui travaille actuellement sur le thème de *la torture* a la parole. Certains de ses membres donnent, ici, quelques textes et, ce faisant, expriment la difficulté de leur entreprise.

en direct de l'association

Avec l'hiver revient la saison des assemblées statutaires de l'Association de la Maison de la Culture. Le 19 novembre le Comité de Patronage qui rassemble les différentes collectivités adhérentes a tenu une journée de travail : **mardi 6 décembre** à 20 h 30, réunion de l'Assemblée des adhérents, jumelée avec la réunion statutaire du Comité de Patronage ; le 18 janvier, réunion de l'Assemblée générale.

Au delà de son rôle statutaire d'information et de confrontation sur l'action menée par la Maison et d'élection des représentants directs des adhérents à l'Assemblée Générale, la réunion du 6 décembre aura une importance particulière pour deux raisons :

- Elle permettra de faire le point de la politique culturelle de la Maison de la Culture à une étape importante de son développement : 10 ans d'existence en février prochain, changement de directeur, négociation d'une nouvelle convention avec le Centre Dramatique...

- Elle devrait réaffirmer concrètement l'importance de la pratique associative dans l'action culturelle, alors que l'Etat vient cette année de nier l'autonomie des associations de gestion des Maisons de la Culture, en les obligeant, par le chantage financier, à revenir sur des décisions acquises et des engagements contractés avec le personnel.

Dominique Wallon

Président du Conseil d'Administration

réadhérez à la Maison de la Culture

Adhérents individuels et collectifs, Adhérents de la première heure et inscrits depuis peu, la Maison de la Culture a besoin de vous, de votre soutien, de vos suggestions ; votre adhésion manifeste que vous avez besoin d'elle. Aussi n'attendez pas le 31 décembre pour venir chercher votre timbre 1978 et remplir votre nouveau bulletin.

Face aux difficultés financières que connaît l'ensemble du secteur culturel – et la Maison de la Culture de Grenoble n'échappe pas à la règle – un nombre important d'adhérents est une garantie de survie. Parlez-en à vos parents, amis, collègues, voisins.

Tarifs de la saison 77-78 :

Adhésion seule (1) : 11 F
Abonnement à Rouge et Noir : 16 F
Adhésion + abonnement : 20 F

(1) gratuite de 10 à 16 ans et au delà de 65 ans.

N.B. – N'oubliez pas de signaler vos changements d'adresse, en joignant la dernière bande de Rouge et Noir.

réabonnez-vous à Rouge et Noir

rouge et noir journal d'information de la maison de la culture

Directeur de la publication :

Henry Lhong

Rédacteur en chef :

Jacques Laemlé

Secrétariat :

Nicole Chevron

RUBRIQUES :

Arts plastiques :

Yann Pavie

Cinéma :

Jean-Pierre Bailly, Alain Thomas

Collectivités :

Bernard Cadot, Paule Juillard

Littérature :

Philippe de Boissy, Philippe Dorin

Musique :

Jean-François Héron

Sciences :

Jean-Yves Bertholet

Société :

Dominique Labbé

Théâtre :

Jean Delume

Ont également collaboré à ce numéro :

Angela Blanc

Michel Ferber

La Confédération syndicale

des familles (section de Grenoble)

Le Groupe Ecriture 75

Jean-Jacques Henry

Alain Héquard

Nicollé Martin-Raulin

Claude Muller

Page de couverture :

dessin de **E. Pignon-Ernest**

Mise en page : **Albert Peters**

Imprimerie **Eymond, Grenoble**

Commission paritaire
des publications n° 51-687

MAISON DE LA CULTURE
B.P. 507 – 38020 GRENOBLE CEDEX
TEL. (76) 25.05.45

Publicité :

SERES, 4, rue Nestor-Cornier,
Grenoble. Tél. 44.24.37

Tirage : **14 000 exemplaires**

Le numéro : **3 F**

Abonnement (10 numéros) : **16 F**

◀ suite de la page 3

Cela implique qu'ayant bien défini nos buts et tâches, inventorié nos moyens et bien précisé notre cap, nous vérifions constamment si nous gardons bien la route, si ce que nous proposons correspond bien à ce que nous voulons dire, à ceux que nous voulons toucher.

Car l'animation se fixe simultanément plusieurs objectifs. Si, comme sa définition le rappelle elle veut « donner vie », elle a à se doter de moyens vivants et inventifs pour s'exprimer.

- Elle peut être le moyen de situer les œuvres qu'on présente : un des plus forts blocages à une familiarité avec l'art et la culture me semble provenir du fait que leurs productions apparaissent comme gratuites, compliquées ou supérieures à un niveau de sensibilité ou de connaissances. Parfois, au contraire, trop faciles. C'est le fameux « moi, j'en fais autant » devant la peinture moderne. Cela me semble injuste. Si l'on parvenait à montrer tout ce qui est à l'œuvre dans un film, une toile, une pièce, on comprendrait qu'il y a plus d'organisation et de travail que de vague et de fantômes et que c'est dans ce sens que la culture nous concerne, car la compréhension de ces mécanismes – une fois maîtrisés – a des applications dans tous les secteurs de nos vies. Il y a dans l'art une notion importante de jeu. C'est-à-dire de plaisir, d'invention mais aussi de combinaisons de formes rigoureuses, comme dans bien d'autres métiers. Je suis toujours surpris de voir que beaucoup de travailleurs qui utilisent dans leurs métiers des notions souvent plus complexes que celles qui sont mises en jeu dans la culture ou dans l'art ne font pas d'analogie avec leur pratique.

Je crois que notre sensibilité d'hommes des années 70-80 devrait permettre d'avancer plus vite car, face à la division du travail, nous avons besoin de retrouver ces loisirs où nous refaisons la synthèse, où nous revivons l'invention. C'est pourquoi je crois de plus en plus à un besoin de tous de s'exprimer, d'apprendre les vocabulaires, de « bricoler », de « tripoter » ; c'est une des formes neuves de l'animation.

- Elle peut être le moyen de mettre en contact les hommes qui font les œuvres avec ceux à qui elles sont destinées. Car toute œuvre est destinée aux autres, et si des artistes en sont arrivés à ne plus le savoir, à ne plus dialoguer, les amener à revenir s'expliquer, se confronter en tant que créateurs, et en tant qu'hommes, à la Cité peut avoir – et pour eux et pour nous – des conséquences incalculables, modifier notre façon de percevoir et leur manière de travailler.

- Elle peut être, en s'exerçant sur les lieux où les groupes se réunissent, le moyen de les « activer », de leur faire comprendre leur personnalité, de se retrouver dans une parole commune.

Partie souvent des œuvres, l'animation va à la rencontre des hommes, pour leur parler d'eux et pour qu'ils parlent d'eux.

Henry Lhong

une semaine jean-paul sartre

Du 7 au 10 décembre, la Maison de la Culture consacre l'essentiel de ses activités à l'œuvre de Jean-Paul Sartre. Chaque soir, on pourra assister au spectacle **Sartre (1)**, présenté par le T.N.P. de Villeurbanne en collaboration avec le Théâtre de la Reprise, dans une mise en scène de Robert Gironès. Il s'agit d'un montage de textes tirés de différents « moments » de l'œuvre de Sartre (2), choisis par Jeannette Colombel, professeur de philosophie à Lyon, et dits par Gérard Guillaumat. Jean Delume retrace ci-dessous la carrière de ce comédien dont on a déjà pu apprécier, à Grenoble, le grand talent.

(1) Durée du spectacle : 1 h 30.

(2) Les textes dits par G. Guillaumat sont tirés des ouvrages suivants : « La nausée », « Les mots », « Saint-Genêt, comédien et martyr », « Situations 4, 5, 8, 9 et 10 ».

les fausses solitudes de Gérard Guillaumat

Sa première apparition à Grenoble, cela remonte bien à vingt ans : devant quelques dizaines de spectateurs rameutés on ne sait comment, dans une salle vétuste, un comédien fringant lisait – ou faisait mine de lire – des contes de Dickens. « Etonnant », murmurait-on à la sortie... Et l'on conserva longtemps le souvenir de cet acteur solitaire, et de son insolite performance, qui ressuscitait l'« old England » en deux heures de temps.

Gérard Guillaumat reparut un peu plus tard dans un spectacle de Maupassant. Et là, c'est par centaines que le public vint lui faire un triomphe dans la petite salle de la rue du Lycée (1) : costume de velours d'un hobereau normand ; le livre, moins présent que pour Dickens, mais *signe* nécessaire ; une mise en scène sobre, et bien sûr, cette façon incomparable de conter, de dire les gens et les choses, de passer du grave au gai, du cocasse au tragique. On a encore dans l'oreille, tels des refrains, le début de « La ficelle », clamé comme à la parade : « *Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans et leurs femmes s'en venaient vers le bourg, car c'était jour de marché...* » ; ou l'exécution de la Mère Sauvage après son atroce vengeance : « *La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si on lui eût fauché les jambes... Elle était presque coupée en deux et dans sa main crispée, elle tenait sa lettre baignée de sang.* »

L'art parfaitement élaboré de Guillaumat n'est pourtant pas le résultat d'un travail exclusif d'acteur solitaire. Comédien chez Jean Dasté, à Saint-Etienne, chez Laurence Olivier à Londres, puis à Lyon, chez Roger Planchon, il nourrit et enrichit son itinéraire de « diseur » (et encore ce mot ne convient-il qu'à moitié...), de fréquentes interprétations dramatiques. Impossible de citer tous ses rôles ; disons qu'il fut dans **Richard III** (monté à Avignon par Planchon) un Clarence bouleversant de dignité (« Gérard Guillaumat est décidément un très grand acteur », écrivait à cette occasion un hebdomadaire parisien...); qu'il

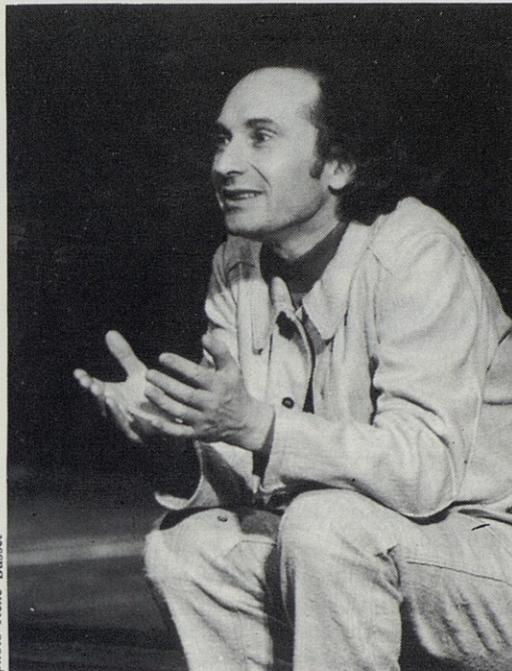


photo René Basset

campa dans **Les folies bourgeoises** un personnage d'une élégante drôlerie et que dans **Le Tartuffe** que le T.N.P. nous a montré voilà trois ans, il incarnait un Cléante disert et convaincu, plus raisonnable que raisonneur. Et puis, entre l'époque de son Maupassant et celle où il se lança dans **Une saison en enfer** – texte pour solitaire par excellence – on le vit au Théâtre du Huitième, dans le rôle de Don Juan. A ses côtés, Sganarelle avait nom Marcel Maréchal, et la mise en scène était signée d'un jeune metteur en scène du nom de Patrice Chéreau...

Mais dire, proférer même, vingt textes de Jean-Paul Sartre, c'est un nouveau type d'aventure. Le conte ou la poésie, cela s'écoute par nature, cela coule, bondit ou s'insinue. La prose de Sartre, cela progresse à pas comptés, ou à pas pressés... Et Gérard Guillaumat le sait, qui fait corps avec les pages choisies par Jeannette Colombel, avec les phrases, avec les mots. Ces *mots* dont Sartre a fait le titre d'un de ses livres, et qui sont véritablement, par la parole du comédien, l'expression directe, présente, d'un univers intellectuel. Un enchaînement de textes d'une absolue clarté, l'itinéraire conjoint d'une vie, d'une philosophie et d'une action, mis « en bouche » mais aussi en espace : le metteur en scène Robert Gironès est le cartographe de cet itinéraire ; et l'explorateur, ou l'aventurier se déplace, court ou s'élance, monte sur la banquette de ce qui est peut-être le café de Flore, ou se retire à l'abri des projections lumineuses.

On parle couramment des « cheminements de la pensée ». Pour une fois, ils sont là, visibles, à portée de notre propre démarche. Et le guide s'appelle Gérard Guillaumat.

Jean Delume.

(1) Ce spectacle fut présenté quelques années plus tard lors d'une reprise à la Maison de la Culture.

Sartre par lui-même

Le jeudi 8 et le samedi 10 décembre, sera présenté le film **Sartre par lui-même** (réalisation A. Astruc et M. Contat), document inappréciable pour qui souhaite aujourd'hui voir et entendre le « vieil écrivain » répondre à ses familiers et questionner son passé. Malgré sa durée (3 heures), ce film suscite un intérêt constant, tant la « présence » du principal personnage s'impose à l'attention et à l'écoute.

A la question : « *ce film, est-ce un film de Sartre ou un film sur Sartre ?* », Jean-Paul Sartre répondait :

Un film sur Sartre. Je n'ai pas participé moi-même à l'élaboration du film et le projet n'était pas le mien : on me l'a présenté, je l'ai trouvé intéressant, j'en ai discuté avec les réalisateurs et je l'ai accepté. Ce qui m'intéressait c'était d'essayer d'expliquer ce que c'est qu'un intellectuel, comment il pense et sent les choses, comment une vie d'intellectuel peut s'interpréter. J'étais content de pouvoir m'exprimer aussi dans un film. J'ai eu beaucoup de rêves sur le cinéma, qui m'a toujours déçu, sauf ce film. J'ai toujours voulu faire des films, j'ai écrit des scénarios, certains ont été tournés, mais enfin ce n'était pas ça... Alors j'ai pensé que je pouvais essayer de m'exprimer moi-même comme on me le proposait. Seulement, il s'est passé beaucoup de temps entre le moment où les entretiens ont été tournés – c'est-à-dire en 1972 – et le moment où le film a été terminé. J'ai changé, aujourd'hui je ne parlais pas tout à fait de la même façon que je le faisais en 1972. De telle sorte que je vois ce film comme un moment de mon évolution, un film sur Sartre en 1972...

... J'ai le sentiment que ce film vient trop tard ou trop tôt. A présent je ne suis plus du tout quelqu'un dont on parle beaucoup et dont on cherche à savoir ce qu'il pense. Je suis quasi mort depuis quelque temps. Non pas que je me sente comme tel, mais les gens me voient ainsi. C'est d'ailleurs peut-être en train de changer : on commence à revenir un peu à des choses que j'ai écrites.

... Le film est une autobiographie faite un peu de chic. Il se peut que ça soit plus intéressant pour me connaître parce que c'est tout à fait spontané. Quant on tournait, je me mettais devant ma table avec mes amis autour de moi, je savais en gros de quelle période de ma vie on allait parler, mais je n'avais pas du tout réfléchi à ce que j'allais dire ni à la façon de le dire. Donc le film donne ma spontanéité : je suis comme ça quand je parle avec mes amis. J'ai eu du plaisir à faire ce film, ça m'amusait de prendre un contact direct avec le cinéma. Et je ne suis pas mécontent du résultat, loin de là, même si je m'en sens un peu éloigné aujourd'hui.

la comuna de lisbonne



photo Bernard

Samedi 10 décembre : journée Sartre

Avec une série ininterrompue de manifestations de 14 h 30 à 22 h 45 :

- 14 h 30 : film « **Sartre par lui-même** ».

- 17 h 30 : débat avec Michel Contat, réalisateur du film, Gérard Guillaumat et Yves Gourvil.

- 19 h 30 : **Sartre**, par G. Guillaumat.

- 21 h 30 : **Erostrate**.

N.B. - Pour les adhérents qui, soit le vendredi 9, soit le samedi 10 désiraient assister aux deux spectacles de théâtre donnés dans la même soirée (Erostrate + Sartre le vendredi ; Sartre + Erostrate le samedi), un tarif spécial couplé de 25 F pour les deux spectacles sera consenti.

Un, deux, trois Erostrate...

Ce n'est pas une tragédie grecque. Ce serait même plutôt un drame d'aujourd'hui. Cela ne se passe pas sous le ciel antique, mais à Montparnasse.

Il est vrai qu'il y eut jadis, à Ephèse (rivage turc de la mer Egée) un « fou » appelé **Erostrate** qui résolut de faire brûler le temple d'Artémis, afin de passer à la postérité. Opération réussie : on ne sait plus le nom de celui qui avait tracé les plans de l'édifice, mais **Erostrate** figure dans tous les dictionnaires, et a fourni le titre et le point de référence d'une nouvelle de Sartre (dans son recueil *Le Mur*, paru en 1939).

Paul Hilbert demeure au sixième étage. Ce qui lui permet de voir les hommes « d'en haut », et de prendre ses distances avec l'humanité. Ayant choisi de ne pas aimer les hommes, il poussera jusqu'au bout sa logique et indiquera dans une lettre à cent deux écrivains français son intention de sortir dans la rue, un revolver à la main : « *Lisez les journaux de demain. Vous y verrez qu'un individu nommé Paul Hilbert a descendu, dans une crise de fureur, cinq passants sur le boulevard Edgar Quinet.* » Les choses, chacun sait cela, n'arrivent jamais tout à fait comme on les annonce. Il y aura moins de victimes que prévu, et le meurtrier se retrouvera enfermé dans les toilettes d'un bistrot, avec une sixième et dernière balle dans son chargeur. Il va falloir en sortir - ou en finir...

Ce récit à la première personne, le metteur en scène, Yves Gourvil, a choisi de le faire « éclater » entre trois personnages, trois présences (et l'on songe un peu au trio de **Huis-clos**). Ainsi les différents niveaux d'interprétation permettent-ils de restituer au texte tout son relief. Des comédiens que l'on a vus (ainsi que Y. Gourvil lui-même) dans *l'Hamlet* de Daniel Mesguich (Martine Irzensky, Philippe Duclos, Jean-Louis Grinfeld) se renvoient la balle, se font écho, parlent, s'écoutent, et aussi, parfois, se parlent sans écouter... Sur le plateau, des chaises, une bougie. Des « noirs » ponctuent le récit, le rythment sans le morceler et rendent vingt pages d'*écriture* à l'espace et au temps (1).

J.D.

Le groupe théâtral Comuna a pris naissance à Lisbonne, en 1972, et eut alors à souffrir de la censure et de l'absence totale d'aide des pouvoirs publics. Mais il rencontra à cette époque, auprès des « compagnons du théâtre » et des spectateurs portugais et étrangers, une grande solidarité qui lui permit de continuer son activité. Pour cette raison, tout de suite après le 25 avril, les différents gouvernements provisoires subventionnèrent Comuna, qui put ainsi jouer gratuitement dans tout le pays (représentations dans les coopératives agricoles, les usines, les maisons du peuple, les écoles, les casernes - et jusque dans la rue...).

En octobre 76, le premier gouvernement constitutionnel retira sa subvention à Comuna (le groupe considérant comme une atteinte à la liberté de création et d'expression le versement par tranches mensuelles, vu les conditions mises à ce versement).

La troupe rassemble des comédiens professionnels vivant exclusivement de leur travail. C'est une communauté où chacun apporte sa contribution au gré de ses préférences et de ses aptitudes et, de ce fait, tous les travaux du groupe (technique, publicité, etc.) sont accomplis par les acteurs.

Comuna fonctionne sous le régime de « société artistique », se tenant volontairement hors du circuit de la radio et de la télévision. Son premier lieu de travail fut un garage, le second une vieille fabrique de bière. Depuis 1975, elle occupe une demeure abandonnée où elle a installé, outre sa salle de spectacles, un centre culturel et une « Maison de l'enfant » dont les activités sont spécialement orientées en direction des quartiers pauvres du voisinage ; on y développe en particulier, parallèlement à l'école, la créativité des enfants à travers l'expression dramatique, la musique, les arts plastiques, le jardinage...

Depuis sa fondation, la compagnie a créé douze spectacles, qu'elle a présentés au Portugal et à l'étranger (festival de Nancy, Wrocław, Berlin, Caracas ; théâtre d'Orsay à Paris, etc.). C'est le dernier en date intitulé **En mai** (1) qu'elle jouera à Grenoble.

En mai se compose de scènes tantôt dramatiques (l'une, très « dure » concerne la torture), tantôt humoristiques, sur la société portugaise au lendemain de la « révolution des œillets », une société où subsistent la mémoire et les séquelles de l'époque précédente... La manière théâtrale n'est pas sans rappeler celle d'autres troupes européennes à la démarche militante (dont celle de l' Aquarium, qu'on aura vue peu auparavant). Ce spectacle s'adresse bien entendu tout d'abord aux nombreux Portugais travaillant et habitant dans notre région ; il devrait susciter aussi un vif intérêt chez les spectateurs français curieux des formes que prend aujourd'hui, hors de nos frontières, le « théâtre engagé ».

J.D.

(1) Durée de la représentation : 1 h 30. Un résumé en français de la pièce sera à la disposition du public. Une discussion est prévue après le spectacle.

Palazzo Mentale

Après une longue tournée - Belgrade, le Festival d'Automne de Paris, Lyon - où il a présenté **Palazzo Mentale** et **Hamlet**, créés la saison dernière à Grenoble, le Centre Dramatique National des Alpes revient dans ses murs et propose, à nouveau, pour trois soirées (les 21, 22 et 23), **Palazzo Mentale**.

Une reprise ? Pas tout à fait. Dans la mesure où Georges Lavaudant a revu, recréé presque le spectacle tiré du texte de Pierre Bourgeade et qu'il avait mis en scène en octobre 1976 (1).

(1) Voir « Rouge et Noir » d'octobre 1976, n° 79.

(1) Durée du spectacle : 1 h 10.

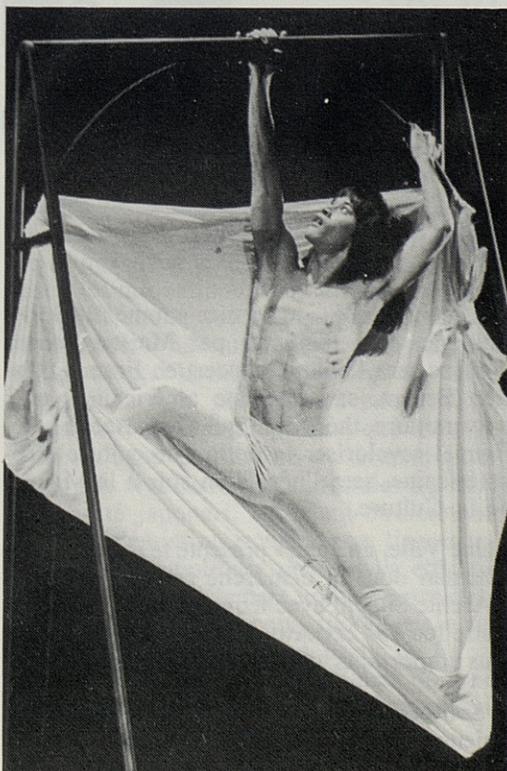
les ballets félix blaska

On ne présente plus Félix Blaska aux Grenoblois. Chacun de ses retours à la Maison de la Culture est attendu avec impatience et curiosité. C'est un autre Blaska que nous verrons cette année : pour franchir une nouvelle étape, il a organisé, à l'intention de danseurs professionnels d'un niveau avancé, un stage multidisciplinaire avec cycles de formation Martha Graham, Alwin Nicolaïs, Merce Cunningham, José Limon, des rencontres avec de jeunes chorégraphes (Louis Falco, les Pilobus), initiation à la danse indienne et de nombreux ateliers sur les techniques corporelles et vocales japonaises, la respiration, la voix et le mouvement, le travail théâtral et l'improvisation.

A l'issue de ce stage dont il a lui-même suivi les cours, Félix Blaska a engagé les danseurs de la nouvelle compagnie : Cécile Louvel, jeune française qui a depuis toujours manifesté son intérêt et ses aptitudes à la danse moderne ; Shéri Alley, Lynne Wimmer et John Malashok qui ont déjà signé leurs premières chorégraphies ; Diana Tidswell et Dario Rodolpho Gianni formés à la London School of Contemporary Dance ; Julien Le Hoangan venu des Ballets Modernes de Paris, ayant travaillé ensuite plus particulièrement la technique Nikolaïs. Avec eux, il a commencé un travail de groupe où chacun apporte sa personnalité, ses idées créatrices et assure alternativement les cours.

Il y a des musiques qui ressuscitent constamment ou que l'on redécouvre toujours. Faisant ainsi retour après plusieurs années à la musique romantique, Félix Blaska a confié à ses danseurs la chorégraphie des lieder de

Schubert interprétés par la soprano américaine, **Elise Ross**, qui créera l'an prochain un opéra au Covent Garden ; les pianistes **Katia** et **Marielle Labeque** qui, après un passage à Londres avec l'orchestre de la B.B.C. sous la direction de Pierre Boulez ont participé aux manifestations de « Passage du XX^e siècle », avec l'Ensemble Intercontemporain et l'Orchestre de Paris et, tout récemment, au Festival de La Rochelle autour de Luciano Berio. Avec Alban Berg, Félix Blaska, pour la première fois, utilise la musique d'un compositeur de l'Ecole de Vienne trop peu connue du grand public : « Les Quatre Pièces de Berg (dit Blaska) ne sont pas un prétexte pour une chorégraphie, elles ne doivent rien à personne... Je me suis seulement servi du merveilleux climat qui s'en dégage pour éveiller des sensations endormies, des sentiments à peine matérialisés... Ce qui donne un résultat un peu étrange. » « Les Fantasiestuck de Schumann, malgré leur origine romantique m'ont semblé être une suite idéale pour les caractères esquissés dans les Quatre Pièces de Berg. Seul, un couple ajouté dans le 2^e mouvement paraît s'accorder plus intimement avec le propos de la musique. » Ces deux ballets sont interprétés par les sœurs **Labeque** et le clarinettiste **Michel Portal** qui a pris part au cycle des ateliers de l'I.R.C.A.M., habitué des festivals de Chateaufallon et d'Antibes, avec lequel Félix Blaska prépare également pour cette saison un ballet intitulé « Déjà me solo ». Enfin dans « Tu es cela », titre emprunté à Aldous Huxley, sur des musiques, textes et chants sacrés, Félix Blaska tente de retrouver le caractère mystique du geste et du mouvement dans le théâtre et dans la danse.



photos Keryzaouën

A l'affiche de janvier

Dans le domaine dramatique deux spectacles durant le mois de janvier : l'un, pour tout public, dû au mime **Pierre Byland** (les 10, 11, 12), l'autre, pour les jeunes (8-13 ans) présenté par la Compagnie du Bonhomme Rouge : **La raison du plus petit**. Dix représentations du 20 au 28 janvier. Enfin le C.D.N.A. accueille dans la grande salle, entre le 18 et le 28, le Théâtre de la Reprise - Centre Dramatique National de Lyon avec **L'Adulateur** de Goldoni, mis en scène par R. Gironès.

En musique, troisième concert du cycle « Musiques vocales » avec le **Chœur Madrigal de Sofia** (polyphonies classiques, musique religieuse orthodoxe, chœurs bulgares - les 19 et 20). Du jazz, le 21, avec le **Duo Favre-Francioli** (contrebasse et percussions). La chanson sera représentée par **Marie-Paule Belle** (les 12 et 13) et un chanteur turc très connu dans son pays : **Zülfü Livaneli** (le 15). Une « jeune compagnie » de danse - **la Compagnie Moebius** - animée par Quentin Rouillier, présentera son travail les 24, 25 et 26 janvier.

Pour leur part, les secteurs Sciences, Sciences sociales et Cinéma ont mis leurs efforts en commun pour présenter entre le 15 janvier et le 15 février 78, en collaboration avec la FRAPNA, un ensemble de films et de débats sur le thème de **l'écologie**.

L'animation littéraire, quant à elle, assurera, comme à l'accoutumée, l'Heure de la Critique du Livre (le 7) et propose plusieurs soirées **poésie** (les 13, 19 et 27). Enfin une journée (le samedi 28) sera consacrée à **Victor Hugo**, en préface à la venue, en février, du spectacle « Les Burgraves », mis en scène par A. Vitez.

Le secteur Arts plastiques présente, lui, un ensemble d'expositions consacrées à la photographie avec notamment **150 ans de photographies françaises**.

Enfin deux activités de **formation** : un stage sur le travail de mime animé par **P. Byland** du vendredi 13 au dimanche 15 ; un atelier photo avec **J.P. Ramel** : du 20 au 22 et du 27 au 29 (renseignements et inscriptions auprès du service des Relations avec les Collectivités ou auprès des animateurs Théâtre et Arts plastiques).

musique

chant et danse
de l'IndeMusique
pour un trio

Si le quatuor à cordes passe pour être la forme la plus élevée de la musique de chambre, le trio ne serait-il pas la forme la plus exigeante, la plus équilibrée ? Violon, alto et violoncelle sont à égalité, doivent dialoguer et concorder à parité. La difficulté de réaliser cet équilibre a rendu plus rare le répertoire, plus rares aussi les formations qui s'y consacrent. Le trio de Marie-Christine Millière (1) est l'une d'entre elles qui restitue les œuvres de Mozart, Schubert et Beethoven, mais se penche aussi sur les *oubliés* que sont Beval, Pleyel, Boelly et bien d'autres.

Le concert du 6 décembre nous permettra d'entendre un trio de **Boccherini**, cet italo-espagnol célèbre dans l'Europe entière. **P.F. Boelly** (1785-1853), sera davantage une découverte, sauf pour les organistes qu'il a particulièrement comblés. Deux musiciens de notre siècle compléteront le programme : **Jean Français** avec une œuvre de 1933 et le tchèque **Bohuslas Martinu** avec un trio de 1947. Ce compositeur tchèque a réussi l'alliance de la musique d'Europe centrale avec celle de l'école française. C'est sans doute ce qui explique l'accueil favorable que les Grenoblois ont réservé jusqu'ici à ses œuvres.

J.F. Héron.

(1) Avec Marie-Christine Millière, violon
Claude Naveau, alto
Jean-Marie Gamard, violoncelle.

La musique indienne commence à être connue en Europe. On le doit surtout à des musiciens d'exception comme Ravi Shankar, qui a influencé nombre d'interprètes et de créateurs aussi différents que Yehudi Menuhin ou les Beatles. Mais la tradition musicale indienne ne se limite pas à l'art instrumental du Nord. Le chant a une place importante et le style « karnatique » du Sud est le pendant du style « hindoustani » du Nord. **T.V. Gopalkrishnan** réconcilie les deux écoles. Cet enfant prodige – il a donné son premier concert à 6 ans – ne se contente pas d'être un joueur de mridangam (tambour) réputé, il connaît parfaitement les styles vocaux du Nord et du Sud. Ses tournées européennes et américaines, avec Ravi Shankar et George Harrison (ex-Beatle) ont été des triomphes. Il sera accompagné par K. Rajasekharan et K. Gopinath.

La fusion des arts se manifestera dans la partie consacrée à la danse « Bharata Natyam », reflet de la danse cosmique de Shiva Nataraja, qui fait et défait les mondes. La danse pure se combine au langage des expressions du visage (abhinaya) et des gestes des mains (mudra). La musique, exécutée par une flûte, les cymbales et le mridangam, accompagne un chant qui explicite ce que dit la danse. **Maitreyi**, qui a étudié le Bharata Natyam à Madras, est admirée aussi bien en Inde qu'en Europe pour la pureté de son style. Indépendamment du concert en soirée, une animation



photo Marie-Breyer

permettra de développer, pour tous, les éléments de son art (le 6 de 12 h 30 à 13 h 30) ; une seconde séance sera consacrée à la découverte de la musique vocale indienne (le 6 de 14 h 30 à 15 h 30).

J.F. Héron.

une ville,
un jazz

Marion Brown Quartet

Décommandé au dernier moment, Gerry Mulligan sera remplacé par **Marion Brown** dont ce sera l'unique concert en France. **Marion Brown**, saxophoniste américain, poète, universitaire, théoricien qui s'est attaché à définir et revaloriser la notion de culture afro-américaine, sera l'hôte d'un soir à la Maison de la Culture.

« Une Ville, un Jazz » présente le quartet de ce jazzman dont la démarche ressemble à celle d'Archie Shepp, avec lequel il joue, puis enregistre (en 1972) « Attica Blues » un album des plus importants de la « free-music ».

Son nom est lié, comme pour tous ces musiciens, à d'autres noms prestigieux : Coltrane, Sun Ra, Paul Bley, Anthony Braxton...

C'est dire que la musique improvisée, avant-gardiste est avant tout sa musique. Comme Shepp. Et comme Shepp, il revient actuellement à des conceptions plus traditionnelles du jazz et donne libre cours à un lyrisme qu'il peut exprimer dans des ballades, mais aussi avec la rigueur qui en a toujours fait un musicien exceptionnel.

Il faut également parler de **Marion Brown** comme professeur puisque cette activité – au « department of music » du Bowdoin College de Brunswick (Maine) l'a écarté pendant un certain temps des scènes américaines. Il y était spécialiste de la musique noire contemporaine et il a une connaissance parfaite de toute l'histoire de la musique négro-américaine. Ce qui explique en partie qu'il ait pu être influencé par des musiciens aussi différents de Johnny Hodges ou Sonny Rollins. Son œuvre – compositions et improvisations – s'organise en fonction du rythme. Il joue également des percussions, et de toutes sortes de flûtes qu'il fabrique lui-même (après de savantes recherches à Paris – au Musée de l'Homme, au C.N.R.S., à l'UNESCO). C'est donc un musicien complet que nous recevons et qui sera accompagné de Marvin Horne, guitare ; Jack Gregg, basse ; Charles Bobo Shaw, drums.

Nicolle Martin-Raulin

Commencez l'année
d'un bon pied avec
une bonne vue

grâce aux lunettes

**d'OPTIQUE
ARLEQUIN**

107 ter galerie de l'arlequin
grenoble téléphone 09.28.35

baromètre - boussole
hygromètre - altimètre
thermomètre - jumelles
longues vues

la voix aujourd'hui

Tous les musiciens revendiquent la priorité pour leur instrument lorsqu'il s'agit d'en déterminer l'ancienneté. Ce qui est certain, c'est que la voix est donnée à tous et que toutes les civilisations l'ont utilisée, poussant parfois très loin le raffinement musical qu'elle permet. Le cycle « Musiques vocales » que la Maison de la Culture développe cette année se propose d'explorer divers aspects de la pratique vocale telle qu'elle apparaît de nos jours ; voix soliste ou en ensemble, musique ancienne ou récente, traditions orientales et « bel canto » européens, pratique des « amateurs » et des « professionnels ». Le musicologue Philippe Torrens fait ici le point.

Produire des sons avec la voix est paradoxalement la façon la plus complexe de produire des sons. Bien qu'aucun prolongement mécanique ne vienne ajouter sa complexité à celle du corps humain, l'usage de la voix met en jeu un très grand nombre de phénomènes :

- tandis que l'instrument de musique sert uniquement à produire de la musique, la voix, elle, ne remplit ce rôle qu'occasionnellement. Le plus souvent c'est à une fonction de communication et/ou d'expression qu'elle est vouée, sans aucun souci « esthétique ». Et dans cette fonction quotidienne, la voix est porteuse de sons bien particuliers, ceux des mots d'une langue donnée. La voix est donc liée à la vie de n'importe quel homme qui s'en sert pour « s'exprimer » tous les jours.

- les sons vocaux sont entièrement forgés par le corps tout entier, alors que même dans les instruments à vent les plus directs (trompe, trombone, trompette) toute une part essentielle, la résonance, dépend du seul instrument. Le corps fournit à la vibration des cordes vocales, au souffle, divers résonateurs très complexes ; vibration et résonance exigent le mouvement d'un nombre incalculable de muscles, le relais de tout le système nerveux : les cordes vocales sont loin d'être seules en jeu.

- la conscience et la maîtrise qu'on a de son corps ressortit à la psychologie. La production de sons vocaux dépend donc aussi en grande partie des relations entretenues avec son propre corps, sa propre vie. Pour prendre des exemples simples, la peur ou l'angoisse ont des conséquences directes sur le comportement vocal : impossibilité de crier (ou bien au contraire de parler doucement), tremblement, raccourcissement de la durée respiratoire... tous phénomènes variables en fonction de chacun. S'il est clair que les états émotionnels accidentels ont une influence immédiate que l'on peut constater sur la voix, il est moins facilement démontrable mais tout aussi certain que les angoisses ou autres phénomènes mentaux latents, inconscients, déterminent aussi le comportement vocal.

La pratique vocale implique la personne tout entière, physique et psychique. Pour cette

raison sans doute, la voix n'a jamais pu totalement s'assimiler à d'autres instruments, qui, eux, privilégient toujours une partie du corps seulement : une voix humaine se remarquera, même à faible intensité, au sein d'un orchestre. Car pour la perception également, elle possède un caractère plus direct, plus proche pour l'auditeur, qu'un instrument.

L'auditeur possède aussi une voix et une sorte de comportement mimétique se déclenche en lui lorsqu'il suit la voix du chanteur : il a tendance à pré ou post-former les sons qu'il entend dans son propre gosier, à mettre en place lui aussi ses organes de phonation et son corps de façon à produire ces sons. Au regard des instruments, la voix revêt un caractère concret, vital, qui explique la fascination dont diverses manifestations plus ou moins rationnelles, de libération ou d'aliénation, montrent l'existence persistante, depuis l'adulation des castrats aux XVII^e et XVIII^e siècles jusqu'au culte des « idoles » actuelles de la musique de variété la plus frelatée. Aucun musicien ne déchaîne plus d'enthousiasme qu'un chanteur, et le désir de chanter, quand il s'empare de quelqu'un, est souvent d'une violence surprenante, ce qu'explique l'importance de ce qui est investi psychologiquement dans la pratique vocale.

La voix, le langage, le son

La manifestation vocale la plus courante est le langage parlé : mais doit-il pour autant constituer un *point de départ* ? L'usage musical de la voix se situe-t-il nécessairement au delà du parlé ? Avant d'être porteuse de mots, de significations linguistiquement organisées, la voix est extériorisation de quelque chose. Lorsque l'urgence s'en fait sentir, on peut s'exprimer à l'aide de la voix sans utiliser de moyens linguistiques : quand, par exemple, la situation vous oblige à expliquer quelque chose à une personne avec laquelle vous n'avez aucune langue commune, ce ne sont pas les gestes qui serviront le plus à exprimer l'opinion ou l'émotion, mais la mise en relief de ce qui, dans le langage, est le moins organisé : les intonations. Tout un matériau musical (différenciations de hauteurs, d'intensités, de timbres) habituellement sous-utilisé remonte alors à la surface. En-deçà du langage articulé, la voix possède des pouvoirs d'expression et de communication que le langage parlé relègue d'ordinaire au second plan - dans nos civilisations occidentales du moins. Le karaté japonais, associant étroitement le geste et l'émission vocale (non linguistique) donne un exemple des possibilités efficaces de la voix, complètement hors de notre champ de pensée. Car pour nous, toute pensée se situe au delà du langage, à partir de lui ; en-deçà règne la confusion d'instincts dont nous ne voulons pas reconnaître l'importance, si ce n'est de façon négative.



photo Jo Génovèse

Cathy Berberian, qui a inauguré le 14 octobre le cycle « Musiques vocales » de cette saison raconte : « *aux siècles passés le public savait rire au concert ; il faut dire que c'était un public initié qui comprenait les moindres allusions. Cela m'étonne toujours de voir, aujourd'hui, avec quel respect religieux on écoute la musique de pur divertissement. Mais cette façon de ne pas me prendre au sérieux me joue parfois des tours : dans un de mes récitals, intitulé : "A la recherche de la musique perdue", j'interprétais en costume 1900 une sorte de charge bouffonne de la « cantatrice de la tradition » avec ses tics et ses ridicules. Il m'est même arrivé de chanter faux exprès (c'est très difficile). Eh bien, j'ai senti qu'une partie du public, trop habitué à considérer ces ridicules comme inhérents aux récitals de salon, ne comprenait pas. Beaucoup de gens ont cru que j'étais sérieuse. Médiocre, mais sérieuse ! »*

maison de la culture grenoble

4, rue Paul-Claudel, Grenoble - Tél. (76) 25.05.45



DECEMBRE
1977

ARTS PLASTIQUES

- l'enjeu du jouet
- la foire de beaucroissant

jusqu'au 24 décembre
tous les jours de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h

Le 17 décembre, une « Foire au Troc » où les enfants pourront s'échanger leurs jouets.
Entrée libre.

du 2 décembre au 1^{er} janvier 1978
tous les jours à partir de 11 h

Photographies de Pierre Fillioley.
Entrée libre.

CINEMA

- la décentralisation cinématographique
- sartre par lui-même
- charlie chaplin dans « le kid »
- cinémathèque

jusqu'au dimanche 4 décembre

Les 1, 2 et 3 décembre, des films réalisés en province (Annecy, Bobigny, Le Havre) et le 4, trois émissions vidéo réalisées à Montbéliard par A. Gatti (voir dépliant spécial).
Prix pour les séances cinéma : adh. 8 F, non-adh. 13 F.
Séances de 18 h des 1^{er} et 2 décembre : entrée libre.

jeudi 8, à 20 h 30 (p.s.)
samedi 10, à 14 h 30 (p.s.)

Un film sur Jean-Paul Sartre réalisé par Alexandre Astruc et Michel Contat.
Prix des places : adh. 8 F, non-adh. 13 F.

mardi 13, à 14 h 30 et 20 h 30
mercredi 14, à 14 h 30 et 20 h 30 (p.s.)

Prix des places : moins de 16 ans 4 F, adh. 8 F, non-adh. 13 F.

dimanche 11 et 18, à 17 h (p.s.)

Prix unique : 5 F.

DANSE

- ballets félix blaska

mardi 13, mercredi 14, vendredi 16
à 20 h 45
jeudi 15 et samedi 17, à 19 h 30 (g.s.)

Les dernières créations de F. Blaska et de la Compagnie sur des musiques de Berg, Schubert, Schumann avec Katia et Marielle Labèque (piano) et Michel Portal (clarinette).
Prix des places : adh. 15 F - non-adh. 27 F.

mercredi 14, de 13 h à 14 h 30 (g.s.)

Rencontre avec Félix Blaska et la Compagnie.
Entrée libre.

vendredi 16, à 14 h 30 (g.s.)

Séance pour les élèves du secondaire.
Prix unique : 5 F.

samedi 17, à 14 h 30

Cours public pour les danseurs non débutants de Grenoble (sur inscription).

LITTERATURE

- la critique du livre
- « voyages imaginaires »

samedi 3, à 15 h (bibliothèque)

Livres sur la santé.
Entrée libre.

mardi 13, mercredi 14, jeudi 15,
vendredi 16, samedi 17, à 18 h
dimanche 18, à 16 h (salle T.V.)

Lecture de textes d'Italo Calvino, Hermann Hesse, Henri Michaux et Michel Tournier par Michel Ferber et Abbès Faraoun, avec la participation de Marc Latarjet (violoncelle).
Prix unique : 5 F.

MUSIQUE

- musique vocale et danse de l'inde du sud
- marion brown quartet
- trio à cordes marie-chr. millière

mardi 6, à 20 h 45 (g.s.)

Second concert du cycle « Musiques vocales » avec T.V. Gopalkrishnan accompagné par K. Rajasekharan et K. Gopinath et la danseuse Maitreyi.
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

mardi 6, de 12 h 30 à 13 h 30 (g.s.)

Portes ouvertes sur la danse de l'Inde du Sud.
Entrée libre.

mardi 6, de 14 h 30 à 15 h 30 (g.s.)

Découverte de la musique vocale indienne.
Entrée libre.

jeudi 8, à 20 h 45 (g.s.)

Troisième concert de la série : « Une ville, un jazz ».
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

vendredi 16, à 20 h 45 (t.m.)

Des œuvres de Boccherini, Beolvi, Francaix et Martinu par Marie-Christine Millière, violon ; Claude Naveau, alto ; Jean-Marie Gamard, violoncelle.
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

SOCIETE

- santé et travail
exposition
débat
films et rencontres

du 1^{er} au 30 décembre
les 9, 15 et 20, à 20 h 45 (p.s.)
du 6 au 9, à 18 h (salle T.V.)

Dans le cadre de « Questions sur la santé », 3 débats : celui du 9 sur « Santé et conditions de travail », celui du 15 sur « La toxicomanie », enfin celui du 20 sur « L'amiante, le tabac et le poumon ». Du 6 au 9 : « Notre santé n'est pas à vendre », film de l'A.D.C.F.A. sur la santé des travailleurs migrants dans la région grenobloise. Entrée libre.

THEATRE

- en mai par la comuna de lisbonne
- sartre
- érostrate
- palazzo mentale

samedi 3, à 20 h 45
dimanche 4, à 15 h 30 (t.m.)

Le théâtre de la Comuna de Lisbonne joue en portugais.
Prix unique : 10 F.

mercredi 7 et vendredi 9, à 20 h 45
jeudi 8 et samedi 10, à 19 h 30 (t.m.)

Montage de textes de J.P. Sartre, choisis par Jeannette Colombel et dits par Gérard Guillaumat. Coproduction du T.N.P. et du Théâtre de la Reprise - Centre dramatique national de Lyon ; mise en scène de Robert Gironès.
Prix des places : adh. de moins de 21 ans : 11 F, adh. 15 F, non-adh. 27 F.

vendredi 9, à 18 h 30
samedi 10, à 21 h 30 (p.s.)

Spectacle tiré d'une nouvelle du recueil de J.P. Sartre « Le mur » et mis en scène par Yves Gourvil.
Prix des places : adh. de moins de 21 ans : 11 F, adh. 15 F, non-adh. 27 F.

Pour les adhérents qui, soit le vendredi 9, soit le samedi 10, désireraient assister aux deux spectacles - Sartre et Erostrate - donnés dans la même soirée, un tarif spécial couplé de 25 F est consenti.

mercredi 21 et vendredi 23, à 20 h 45
jeudi 22, à 19 h 30 (g.s.)

Pièce créée la saison dernière par le C.D.N.A. sur un texte de Pierre Bourgeade. Mise en scène G. Lavaudant.
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

VARIETES

- bernard haller

jeudi 1^{er}, à 19 h 30
vendredi 2, à 20 h 45 (g.s.)

Le nouveau spectacle de B. Haller.
Prix des places : adh. 15 F, non-adh. 27 F.

VIE DE LA MAISON

- relais-information
- assemblée générale des adhérents

samedi 3, à 17 h
mardi 6, à 18 h 30 (p.s.)

Réunions d'information pour les relais des collectivités
Entrée libre.

mardi 6, à 20 h 45 (p.s.)

Assemblée des adhérents de l'Association Maison de la Culture de Grenoble.



photo X

Christiane Oriol

Dimanche 1^{er} janvier, de 15 h à 19 h, dans les halls de la Maison de la Culture, Christiane Oriol chante pour vous. Et avec vous, si vous le souhaitez...

Nous avons demandé à Christiane Oriol, *pourquoi et pour qui* elle chante :

« Je chante parce que j'aime chanter. Et que, même si c'est une drôle de vie, au dire des gens raisonnables, c'est cette vie là que j'aime. Je suis venue à la chanson... à pied et par hasard, sans l'avoir cherché, tout en apprenant sagement des métiers sages. Mais je ne me vois pas maintenant exercer un autre métier que celui-là, que je n'ai pas appris et pour lequel je n'ai pas de « diplôme ».

Il me semble que j'ai là plus de liberté qu'ailleurs avec peut-être entre les mains, deux possibilités qui sont d'ailleurs aujourd'hui des banalités de la conversation, m'exprimer et communiquer...

Et puis quand j'essaie d'expliquer le pourquoi et le comment, je m'y perds !

Ce que je chante : des chansons qui me sont venues au fil des rencontres et des événements et puis beaucoup d'autres, celles que je voudrais bien avoir faites... mais puis-je d'autres y ont pensé les premiers. Je me contente de les apprendre et de les faire miennes ; du folklore à Ferré, en passant par Bécaud, Ferrat, Brel, Vigneault, Anne Sylvestre, Moustaki, Paul Delmet, Pottier, Brassens, Bruant, Aragon... j'en passe et d'aussi bons, sans oublier les inconnus illustres ou non ainsi que les chansons qui ont perdu en route le nom de leur père, je dois avoir un capital d'environ 700 chansons dont une soixantaine sous ma responsabilité avouée.

... Et si vous avez envie de chanter avec moi, on peut toujours essayer ! »

La psychanalyse a d'ailleurs limité son champ d'investigation au langage (signifiés et signifiants) elle ne s'est encore que très peu – autant que je le sache – intéressée aux productions vocales non linguistiques. Pourtant les sons produits par les malades mentaux, d'une qualité particulière, souvent insoutenable pour les « bien-portants », montrent à quel point le psychisme façonne l'expression vocale. La maladie de certains sujets consiste d'ailleurs à éprouver le besoin incessant de « faire du bruit » vocalement.

Avant le langage linguistique s'étend tout un secteur de l'activité vocale, *que chacun a en lui*, et vers lequel il est d'abord nécessaire de remonter, si du moins l'on veut se connaître comme porteur d'une voix. La langue que nous parlons tous les jours façonne nos capacités de phonation et aussi de perception de façon décisive, mais ce n'est pas une fatalité à laquelle on soit obligé de se résigner. Un élargissement de notre horizon sonore, perceptif et productif, est parfaitement possible : l'apprentissage d'une langue étrangère nous amène à produire des sons et à marquer des différenciations qui n'étaient pas jusqu'alors pertinentes pour nous ; nous devenons capables de percevoir et de produire une autre organisation sonore-syntaxique, sortant ainsi de nos limites initiales. Par ce double mouvement de remontée en-deçà de la langue (vers le domaine des souffles, des résonances intérieures, des énergies motrices...) et d'expansion au delà de son propre univers linguistique (par l'apprentissage de langues étrangères) notre horizon de réalisation et de perception sonore peut se trouver considérablement élargi : tout un matériau sonore *personnel* est là, à exploiter. En-deçà du son produit lui-même réside l'énergie mentale qui déclenche le désir d'extérioriser et met en branle les mécanismes nécessaires. L'expérience vocale menée dans cette direction-là permettra peut-être de s'en approcher et, qui sait, de mieux comprendre les ressorts d'une « transmission de pensée » dont l'existence est avérée, mais les mécanismes jusqu'à présent inconnus.

L'héritage du bel canto

La formation en Occident au cours des XVII^e et XVIII^e siècles d'un style vocal d'opéra qui allait trouver son apogée dans le **bel canto** des opéras italiens du siècle dernier a contribué à restreindre considérablement le domaine de la pratique vocale. La pédagogie qui en a été tirée et appliquée systématiquement depuis une soixantaine d'années se distingue par une mise à l'écart quasi-totale des problèmes que nous venons d'évoquer. Son but est de former des chanteurs pour un certain style vocal standardisé défini par les besoins des opéras les plus joués. Il s'agit d'amener un organe vocal à se modeler sur quelques

types préétablis : si, pour diverses raisons, cet organe ne peut s'y plier, il est rejeté comme non valable. Pour pouvoir chanter *un don* est, dans ces conditions, nécessaire : il faut avoir reçu du ciel un gosier préformé selon les exigences de Rossini pour avoir le droit de se servir musicalement de sa voix. Les heureux élus se verront peu à peu fabriquer un instrument vocal stéréotypé dont le moindre inconvenient n'est pas l'extrême fragilité. La voix ainsi obtenue est à la merci du moindre courant d'air, les maladies les plus bénignes (angine, grippe, sinusite...) se transforment en catastrophes susceptibles de briser une carrière. Aussi le chanteur doit-il prendre un soin particulièrement maniaque du précieux instrument qu'il est devenu : ne pas s'exposer au froid, à la fumée, à l'eau impure des piscines, à l'humidité... en somme, une vie de frustration permanente. La pratique du chant lui-même n'est guère plus favorable à l'épanouissement humain de l'individu : le type de son exigé du chanteur de bel canto exige une perpétuelle contraction des muscles, une tension permanente de tout l'appareil psycho-neuromoteur de la production sonore. Tout son produit est l'effet d'un effort, d'une contraction et d'une tension : le timbre chanté arrive à n'avoir plus aucun rapport avec le timbre parlé de la même voix. De cette contraction permanente viennent même certaines maladies professionnelles, telles le fameux « nodule », contraction se présentant sous la forme d'une sorte de verrue sur une corde vocale, et qui interdit au chanteur tout contrôle des sons qu'il émet.

A cette habitude de la contraction vient s'en ajouter une autre, toute aussi nocive : celle de l'apprentissage par répétition. L'apprenti-chanteur répète un nombre incalculable de fois les mêmes exercices en espérant qu'« à la longue » les difficultés s'aplaniront. Des résultats sont certes obtenus, mais ils pourraient l'être plus efficacement par une approche plus raisonnée des difficultés remplaçant l'abrutissante et dépersonnalisante répétition par un « recommencement » : le mot s'entendant ici par reprise d'une difficulté après qu'une réflexion ait mis en lumière la nature exacte de l'obstacle et inventé un moyen de le surmonter. Le style de travail automatique du chanteur – d'ailleurs souvent partagé par les instrumentistes – le rend capable de produire certains résultats, mais sans qu'il y ait une véritable maîtrise des moyens corporels mis en œuvre pour y parvenir. Cette automatisation favorise, de plus, chez le sujet une fâcheuse tendance à s'en tenir à son acquis sans plus jamais envisager de le transformer ou de le remettre en question. Son style de travail, après son répertoire, impose au chanteur une véritable fermeture esthétique.

Même dans une perspective musicale relativement traditionnelle, la formation de chanteurs à partir des exigences du bel canto, telle qu'elle se perpétue, est des plus discutables :

l'exécution d'œuvres vocales de la tradition occidentale ne réclame pas forcément ce style-là. Le Lied et la Mélodie requièrent d'abord un espace différent (la « chambre » et non le théâtre à l'italienne) et donc une façon différente de faire porter la voix ; le transposition des habitudes du bel canto dans un tel contexte se révèle esthétiquement catastrophique. Le contresens est encore plus flagrant s'agissant de musiques antérieures à la naissance du bel canto et qui s'accommodent particulièrement de certaines de ses manies, le vibrato par exemple : le vibrato dissout la pureté des lignes mélodiques des polyphonies du Moyen Age ou de la Renaissance et ôte à l'exécution toute clarté. Certaines traditions de musique religieuse polyphonique datant précisément de cette période se sont perpétuées, en Géorgie par exemple, et on peut constater qu'elles ignorent le vibrato, parvenant ainsi à maintenir, au sein d'une polyphonie dont Ockeghem (1) n'aurait pas renié la complexité, une limpidité parfaite dont nos chorales chevrotantes auraient tout intérêt à s'inspirer.

Limité dans ses possibilités sonores, dépersonnalisé, automatisé, frustré dans sa vie quotidienne, contracté, angoissé, l'instrument-chanteur est le produit d'une société répressive. Et c'est aussi parce que la voix intéresse plus directement la totalité humaine qu'elle a été soumise à de telles brimades. Les majorités qui gouvernent aujourd'hui le monde sont toutes silencieuses, au milieu d'un tintamarre de moteurs, de radios, de télévisions, de chaînes Hi-Fi, de slogans, de « musique d'ambiance »... Peu de sociétés ont autant imprégné la vie quotidienne de musiques, aucune n'a jamais ainsi coupé de toute initiative, de tout rôle sonore actif, la majorité de ses membres. Dans les conditions actuelles l'enfant, dans les H.L.M., puis à l'école, apprend à se taire avant même de savoir parler : il gêne parents et voisins, il détruit les nerfs de son institutrice. Les hurlements incroyables (d'une certaine façon apparentés à ceux des fous) qui marquent l'entrée en cour de récréation, manifestent l'intensité du besoin d'expression vocale chez les enfants – besoin auquel l'espace urbain et scolaire s'oppose formellement. Nos villes sont de plus en plus conçues pour le silence, les banlieues récentes voient toute animation cesser dès 19 h 30, le surplus d'énergie étant souvent canalisé dans les délices consommatoires du Centre commercial ; toute expression sonore non motorisée ultérieure équivaut à du tapage nocturne. Le vide de l'expression personnelle est rempli par le déversement incessant de produits musicaux préfabriqués à la mesure de la conscience attendue du bon citoyen : soumission, régularité, reproduction de stéréotypes.

Philippe Torrens.

Suite dans le prochain numéro de Rouge et Noir.

Aujourd'hui, le maintien ou le rétablissement de l'équilibre physique ou psychique de l'individu est devenu un problème de vie sociale et affaire de tous plus que des seules institutions spécialisées. C'est la philosophie du travail collectif proposé, il y a un an, par l'association des étudiants en médecine et par des chercheurs de l'Université des sciences sociales. Depuis le printemps dernier, des petits groupes très divers se sont constitués réunissant des militants ouvriers, des travailleurs sociaux, des étudiants, etc. Ainsi, un noyau de syndicalistes épaulés par des chercheurs ont élaboré **une exposition sur la santé des travailleurs** qui sera présentée en décembre dans la Maison.

Avec la collaboration de plusieurs associations grenobloises (Centre Culturel Cinématographique, Centre Culturel Scientifique, etc.), ces groupes ont préparé les animations de ce mois de décembre (1). Dans leur grande diversité, elles sont un premier reflet du foisonnement d'idées et d'initiatives qui fleurissent autour de nous et qu'il serait vain de vouloir résumer.

D'autres groupes, au contraire, n'ont eu qu'une existence éphémère au terme de laquelle force fut de constater que le problème n'était pas mûr ou que les moyens nous manquaient pour aller de l'avant. Ainsi s'inscrivent en creux, dans ce mois, les grandes questions à venir – comme *la structure de la médecine, la crise de l'hôpital...* – que l'on sent monter sans qu'elles puissent encore se traduire par une réflexion publique et collective au niveau de notre région. Puisse l'ensemble de ces projections, débats, rencontres, aider à ce mûrissement.

Dominique Labbé

(1) Voir programme spécial et calendrier.

Livre blanc sur les conditions de travail dans l'agglomération grenobloise

En janvier 1975, à Grenoble, un colloque réalisé conjointement par les trois Unions Départementales CGT, CFDT, FO, les mutuelles de travailleurs et les universitaires de l'Institut du travail de Grenoble, se tenait sur le thème « **santé de la classe ouvrière : dégradation ou amélioration ?** ». A l'issue de ce colloque, les trois Unions prenaient la résolution de publier un « livre blanc » dénonçant les conditions de travail dans notre agglomération et dont la réalisation était confiée à l'Institut du travail de Grenoble. Etant donné l'importance de ce document, nous avons demandé à l'équipe de l'Institut du travail de le présenter :

Le livre blanc, paru en novembre 1977, aux Presses Universitaires de Grenoble (1) est un **document syndical** qui poursuit deux buts :

(1) Domaine universitaire, 47 X, 38040 Grenoble Cedex.



dessin d'Ernest Pignon-Ernest réalisé au cours d'un atelier avec des travailleurs d'entreprises grenobloises à la Maison de la Culture. Octobre 1976.

Exposition : santé, travail.

Débats : justice et psychiatrie : votre santé en fiches ? ; santé, travail ; échanges sur la toxicomanie ; l'amiante, le tabac et le poumon.

Films : Ce gamin-là ; Le juge et l'assassin ; Regards sur la folie ; La fête prisonnière ; Fous à délier ; Notre santé n'est pas à vendre.

Rencontres avec le public : S.O.S. amitiés ; la santé des travailleurs migrants ; santé et conditions de travail ; Groupe information asile.

L'heure de critique du livre : Livres sur la santé.

Pathologie respiratoire et environnement

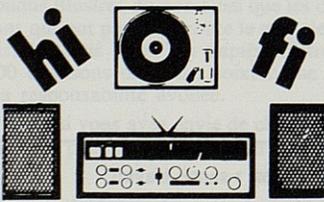
Nous savons aujourd'hui que la grande majorité des affections respiratoires est liée à des facteurs d'environnement.

Récemment, des affections tout à fait différentes, comme le cancer bronchique dont la fréquence s'accroît très rapidement, ont pu être mises en relation avec certains facteurs de risques : pollution atmosphérique et tabagisme. Ces affections sont quelquefois particulièrement bien individualisées, celles qui sont contractées en milieu professionnel comme la silicose des mineurs, celles liées à des facteurs de pollution atmosphérique involontaire où les éléments climatiques jouent un rôle aléatoire qui dépasse largement les moyens d'une prévention efficace. Par contre, dans l'environnement domestique et le comportement personnel, peuvent s'individualiser des facteurs de risques respiratoires que chacun d'entre nous peut analyser, prendre en compte et prévenir.

La discussion sur ces réflexions pourra s'appuyer sur deux illustrations très édi-
fiantes : une pollution involontaire comme celle par l'amiante, et une pollution volontaire comme le tabagisme.

Echanges sur la toxicomanie

Face à la **drogue**, le dilemme peut se résumer ainsi : surveiller et punir ou respecter et écouter. Même si tout le monde est disposé à admettre l'impasse où conduit l'attitude classique, bien peu se sont résolus à en tirer les conséquences. Sur l'agglomération grenobloise, il en est pourtant quelques-uns qui tentent de franchir le pas. Avec l'école des parents, nous avons proposé à certains d'entre eux d'organiser une soirée sur ce thème. Ils ont voulu qu'elle soit une occasion d'échange et d'écoute réciproque entre jeunes, éducateurs, parents, etc. sans querelles d'école, ni jugements à priori.



hi  **fi**

MANTELLO ELECTRONIQUE

Auditorium 72 m²

Le Rondeau
ECHIROLLES
Parking assuré

● Il entend porter **témoignage** de la situation faite dans les entreprises privées à la grande majorité des ouvriers. Le décalage reste énorme entre, d'une part, le niveau des informations diffusées à grand renfort de publicité par le patronat et le gouvernement tant sur l'amélioration des conditions de travail, la revalorisation du travail manuel que l'hygiène et la sécurité et, d'autre part, les conditions réelles du travail ouvrier de nos jours.

● Mais ce livre se veut également un **instrument pour les luttes quotidiennes** dans les entreprises sur la santé des ouvriers.

C'est pourquoi, à la différence d'autres documents publiés sur la question, il n'a pas été fait appel aux témoignages individuels ou collectifs, de même que très rarement, il est fait mention de récits ou d'interviews d'ouvriers. Non pas qu'il faille mettre en doute la qualité des informations recueillies à partir du vécu des luttes ouvrières sur ce problème, mais parce qu'il est trop souvent objecté que ce ne sont que des *cas isolés*, que, par ailleurs, les entreprises modernes investissent dans l'amélioration des conditions de travail, que l'image du travail épuisant, des longues journées de travail est désormais révolue dans la plupart des cas.

Face à ces arguments, ce livre se devait d'être le plus objectif possible et d'abord par le choix des entreprises : il s'agit de 21 établissements appartenant à de grands groupes français (P.C.U.K., R.P.) ou étrangers (Caterpillar) et situés dans cinq branches distinctes : métallurgie, chimie, papeterie, alimentaire, habillement. Dès lors, deux arguments ne peuvent plus être opposés face à ce choix. Premièrement, ce sont dans les *petites boîtes* que l'on rencontre les pires conditions de travail et pas dans les grandes entreprises modernes. Si cette affirmation est juste, on réalise, à la lecture du « Livre blanc » ce que peut effectivement être la situation dans les entreprises de moins de 50 salariés où n'existent ni C.E. ni C.H.S., ni section syndicale puissante. Deuxièmement, il est faux d'affirmer que les mauvaises conditions de travail ne se rencontrent que dans certains secteurs. Dans toutes les branches d'industrie, toutes les entreprises présentent, à des degrés divers, une situation alarmante sur le plan de la santé des ouvriers.

Il se devait d'être objectif aussi par le choix des documents : ceux-ci proviennent des rapports de comités d'entreprise, de comités d'hygiène et de sécurité, de médecine du travail, de comptes rendus de visite des contrôleurs de la C.R.A.M. (Caisse Régionale d'Assurance Maladie), de circulaires de direction... De même, pour évaluer l'environnement du travail, dans la mesure du possible, et beaucoup reste à faire pour que les travailleurs possèdent une réelle information, il a été fait uniquement mention des mesures scientifiques :

mesure de bruit, de chaleur, d'humidité, mais aussi mesure d'atmosphère (poussière, produits toxiques...).

Tel qu'il se présente, le Livre blanc porte une triple accusation :

● **Sur l'environnement du poste de travail** : les directions, dans leur souci de maximiser le taux de profit, économisent du capital sur tout ce qui n'est pas directement productif : protections collectives contre le bruit, ventilation des ateliers, conception des bâtiments et des machines pour la sécurité, tous ces équipements étant considérés comme un coût inutile pour l'entreprise. Reste à l'ouvrier à s'adapter à cet environnement, tant pis si cette adaptation passe par la maladie et quelquefois la mort.

● **Sur l'organisation du travail** : le mot exploitation du travail n'est pas un vain mot lorsque l'on examine ce qu'est devenu le travail humain dans les ateliers : travail à la chaîne, parcellisation et monotonie, salaire au rendement dans certaines branches, déqualification du travail et taylorisation des postes dans d'autres pour aller jusqu'à la déshumanisation complète des tâches de surveillance et de contrôle dans les industries à processus continu.

Et l'on ne mesure pas toute la portée de ces faits si ne sont pas mises en parallèle toutes les politiques de gestion de personnel concernant la discipline dans les ateliers, le respect de la hiérarchie mais aussi l'emploi de travailleurs temporaires, le recours aux contrats à durée déterminée, aux entreprises extérieures, à la sous-traitance ; politiques dont le but demeure de diviser le personnel ouvrier et de le contraindre à accepter comme un fait établi ce type de travail. Il faut également dénoncer cette forme nouvelle d'atteinte à la santé que constitue l'extension du travail posté.

● **Sur la responsabilité patronale** concernant l'impact de ces conditions de travail sur la santé des travailleurs.

- Des accidents du travail dont la fréquence augmente dans la plupart des entreprises et la gravité dans toutes les entreprises.

- Des maladies dues aux nuisances supportées pendant le travail : surdité, maladies respiratoires, dermatoses, eczéma, cancers...

- Un état de fatigue permanent et élevé : cette fatigue se porte sur le plan physique comme le montrent les exemples de fatigues musculaires typiques : tendinites, crampes, lombalgies, cervicalgies... mais surtout, elle présente un aspect alarmant concernant l'équilibre nerveux. Une enquête a pu établir le lien entre les conditions de travail et l'état de surmenage permanent des ouvrières.

pour un autre cinéma

suite

Du 29 novembre au 4 décembre, se déroule, à la Maison de la Culture, une semaine de la décentralisation cinématographique organisée en collaboration avec l'Atelier Cinéma du Dauphiné.

A cette occasion, Jean-Jacques Henry a demandé, pour les lecteurs de « Rouge et Noir » à Jacques Barrault, Délégué général du Festival du court-métrage et du documentaire de 1974 à 1976, ce qu'il pensait de ce mouvement récent qu'on commence à appeler « la décentralisation cinématographique ».

Que dire de la décentralisation en matière de cinéma ? Comment changer un cinéma français qui, pour le moment, qu'on le veuille ou non, ignore passablement la Province ?

J.B. On va peut-être partir de ce qui s'est passé concrètement, à Grenoble, ces dernières années, de ce que j'en sais, et puis de là, tirer des conclusions.

La première prise de contact que j'ai eu avec Grenoble c'était exactement sur cette opposition entre Paris et la Province. C'était en 1974. Assez confiant, détendu, je venais à Grenoble organiser une manifestation dont j'étais le délégué général. Mais je n'étais pas du tout préparé à la réalité de cet antagonisme. Et les représentants de Grenoble, Gilman, Thomas, l'ont exprimé avec une telle force que j'ai bien failli laisser tomber, et rentrer aussitôt à Paris.

Financièrement par exemple : les collectivités locales assuraient les deux tiers du financement de la manifestation... Certes il ne s'agissait pas de vouloir tout découper au prorata de ce que chacun apportait, mais ce qu'exprimait Thomas et qui reste une préoccupation actuelle, c'est que les collectivités locales devaient pouvoir tirer d'une manifestation tout de même coûteuse un bénéfice culturel en rapport avec les objectifs qu'elles avaient fixés. Et à l'époque – on parlait alors de manifestation « artificiellement plaquée sur la ville » – le bilan était plutôt négatif. On a essayé de changer un peu tout ça, mais on s'est heurté à un tas d'obstacles structurels qui faisaient toujours pencher la balance en faveur de Paris.

... Malgré tout, on a cherché au fil des années à axer le festival en fonction de ses retombées sur la vie culturelle locale, notamment par des actions nouvelles de diffusion.

Bernard Fraissard et Alain Thomas ont essayé de regrouper au sein d'une union d'associations (l'UNPACC), tous les gens qui étaient concernés par ces problèmes. Malgré cet effort, je crois que le bilan, au moins en ce qui concerne les problèmes directement posés par le festival, est assez mince. Il y a eu un progrès, c'est incontestable, mais finalement, il porte peut-être moins sur le festival que sur ce qui s'est créé autour.

A partir du moment où on a commencé à réunir les responsables de la vie associative, on s'est aperçu que le festival, ça permettait de faire découvrir que le cinéma ne se limite pas seulement à la diffusion. Qu'il y avait aussi la production. Que s'il y avait des gens qui voulaient voir des films, il y en avait aussi qui voulaient en faire.

On a alors perçu un changement des élus locaux. On a vu se dessiner une politique locale du cinéma débouchant assez rapidement sur un programme dont les principaux termes sont : le maintien de la manifestation (désormais en alternance avec Lille), la systématisation de la diffusion et la mise en place de la production avec l'Atelier Cinéma du Dauphiné, la commission municipale d'aide à la création et le pool de matériel à la disposition des associations de l'UNPACC. Tout cela de façon encore trop embryonnaire et sur un laps de temps trop court pour pouvoir tirer de véritables conclusions. Mais tout de même, le transfert partiel des décisions est incontestable. Les moyens continuent à venir de Paris, mais ce n'est pas un handicap. L'aptitude des locaux à suivre ? C'est à eux d'en juger.

Au delà, il faudra apprécier sur pièces. Voir les produits. Et là, théoriquement, il y a novation. Est-ce que dans les faits on constate une pratique nouvelle ? C'est un peu prématuré de répondre. Ce qui est important, c'est que tout ça n'est pas né spontanément. Tout cela a été porté par une revendication.

Mais justement, la maîtrise de cette technique d'expression, est-ce qu'elle ne va pas poser des problèmes du côté des rapports qu'elle va provoquer avec la profession ?

J.B. C'est vrai qu'il y a des attitudes corporatistes. C'est vrai qu'il y a un problème de savoir (technologique entre autres !) de transmission de ce savoir et de défiance à l'égard de ceux qui, aujourd'hui, le détiennent. Mais l'essentiel, pour l'avenir, c'est de choisir au service de qui, au service de quoi il sera mis.

La vraie contradiction me semble plutôt se situer entre l'objectif qui consiste à susciter l'expression d'une collectivité et le fait que, pour moi, un film ça reste, malgré tout, le produit d'un individu. Il y a toujours un moment où la parole est confisquée et le risque de ce genre de déviation, de perte à partir de bases incontestablement démocratiques, me semble important.

Et l'avenir de tout cela, et les développements de l'expérience, comment peut-on les imaginer ?

J.B. La phase embryonnaire que nous connaissons – mais il est encore trop tôt pour en mesurer l'efficacité – peut permettre plus tard, de donner des idées d'élargissement à l'échelon national.

Rêvons un peu... Il me semble que la seule façon de retrouver concrètement les bases théoriques du départ – l'objectif est bien de parler au plus grand nombre pour concerner le plus grand nombre – c'est d'imaginer une télévision véritablement régionale qui devienne le support privilégié de ces expériences-là.

C'est un problème et un choix politique.

Mais je suis tous comptes faits pessimiste... Non ! je ne suis pas pessimiste : il faut situer les choses dans une perspective à long terme et là, malgré des craintes – de dérapage, de déviation... – je suis absolument convaincu de la nécessité de tout cela...

Propos recueillis par J.J. Henry

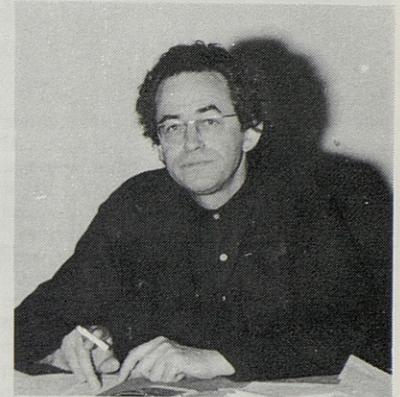


photo Jo Génovèse

LIBRAIRIE "ART et SAVOIR"

28, boulevard Gambetta

38000 GRENOBLE

Tél. : (76) 44.71.10

Réductions
Etudiants et Collectivités

GALERIE D'ART
Entrée Libre

l'enjeu du jouet

suite



A l'occasion de l'ensemble des expositions regroupées sous le thème « l'enjeu du jouet » et présentées dans la Maison jusqu'au 25 décembre, nous avons demandé, pour les lecteurs de « Rouge et Noir », à la section grenobloise de la Confédération Syndicale des Familles de donner son point de vue sur le jouet et son marché. Le voici :

Sitôt la rentrée scolaire passée, les grandes surfaces font place aux **jouets**. Le jouet devient la sollicitation du consommateur... Voyons, voyons, soyez de bons parents, achetez... achetez...

Tous les parents savent que le jeu est utile, indispensable pour l'enfant. Il faut lui laisser le temps de jouer. C'est par le jeu qu'il fait *les expériences indispensables à son développement*. Il faut donc lui procurer les matériaux nécessaires. De cela, les parents sont de plus en plus conscients.

Or, que nous propose le circuit commercial ? Quelles sont les traditions qui nous détournent du but recherché ?

Nous l'avons déjà dit, les jouets, dès début novembre, s'étalent dans les vitrines ; ils donnent un air de féerie aux courses quotidiennes faites avec les enfants. Ces jouets sont multiples, tous plus attirants les uns que les autres. Les comités d'entreprise les donnent souvent deux à trois mois avant Noël. Ainsi, tout incite à acheter, chaque fin d'année, de nombreux jouets. Noël est devenu le prétexte, mais la vente dépasse largement cette période. Pour les parents soucieux d'éducation, on a sorti les jeux dits *éducatifs* ou *scientifiques*.

Lors d'une exposition sur le jeu et les jouets organisée, il y a quelques années, par la section de Grenoble de la Confédération Syndicale des Familles dans divers quartiers, une enquête avait été effectuée pour demander ce qu'il restait des jouets un an après leur achat. Que de gaspillage ! Que de jouets abandonnés ! Parmi les plus vite délaissés, car rapidement hors d'usage, on notait en premier lieu

les voitures téléguidées, les circuits automobiles, les gadgets à pile. Par contre, parmi les jouets ayant eu un réel succès, les cubes en bois, les légos, les petites voitures, les animaux de ferme, le vélo.

L'enfant a besoin de jouer, a-t-il besoin de jouets ?

Les parents dépensent beaucoup d'argent pour les jouets, mais sont souvent mal informés de ce qui peut convenir à l'enfant. Ni le catalogue, ni l'étalage n'aident à choisir.

Ils sont là pour faire acheter. Ils sont aussi une image de notre société : il y a encore, dans les catalogues, la rubrique *filles* (parfois même *comme Maman*) où l'on trouve tous les appareils ménagers, de la mini-cuisinière au mini-aspirateur en passant par la mini-machine à coudre. Quant au garçon, on lui réserve le rôle de superman avec sa moto ou sa voiture. On développe aussi l'esprit de conquête, de rivalité ; on forme à la mentalité du système capitaliste : le plus fort gagne, le plus riche s'enrichit toujours, comme dans le Monopoly. Peu de jeux où l'on découvre la nécessité d'un travail en équipe.

Les magnifiques emballages, véritables trompe-l'œil, constituent parfois la plus grande partie du prix. Prenons l'exemple d'une panoplie de majorette : il serait utile de peser, de mesurer le carton et de voir ensuite la dimension du tissu. Une vendeuse nous déclarait : « *On achète des boîtes* » et on est bien souvent déçu par le contenu. En ce sens, nous invitons les parents à ne pas acheter ces jouets, mais plutôt de vraies machines à écrire (pourquoi pas d'occasion), de vraies balances, de vrais instruments de musique, de vrais outils et non pas une panoplie de menuisier.

Bien souvent les comités d'entreprise, aussi, ne se désaliènent pas et consomment comme les autres sans aucune recherche vraie sur l'éducation de l'enfant. Certains comités, par contre, ont pris l'option de transformer cette distribution de jouets au personnel en **ludothèque**. Ainsi, toute l'année, les parents peuvent amener à leurs enfants des jeux ou jouets quelquefois trop importants pour être achetés par une famille, ou des jouets auxquels ils n'auraient pas songé.

Une autre voie est à re-trouver, ce sont les jouets fabriqués par nous-mêmes, moins onéreux et très importants pour l'enfant, car c'est le signe de l'amour de quelqu'un pour lui. L'enfant y met une valeur affective plus grande.

Et puis il ne faut pas oublier que nos maisons sont remplies d'objets que les enfants peuvent utiliser (vieux habits, vieux tissus, vaisselle, etc.). Avec cela aussi l'enfant peut jouer.

Section grenobloise de la
Confédération Syndicale des Familles.

Le marché aux jouets

L'enfant est un véritable sujet économique, particulièrement perméable à la publicité et aux sollicitations commerciales. Il est une cible facile à atteindre. Les fabricants ne s'y sont pas trompés. Nombre d'entre eux qui fabriquent principalement des produits pour adultes (aspirateurs, maquillage, matériel ménager...) produisent maintenant sous les mêmes marques la réplique exacte et miniaturisée des modèles adultes. En outre, la plupart des fabricants de jouets, reprennent les marques existantes et reproduisent avec fidélité le marché économique. Ainsi les enfants connaissent-ils la réalité de la monnaie, des carnets de chèque, de la concurrence, des changements de modèles, et bien sûr toutes les appellations commerciales. Convoité et séduit par la marchandise, l'enfant devrait ainsi devenir un bon consommateur.

Le marché français du jouet, c'est : 1,6 milliard de jouets produits chaque année en France.

3,5 milliards de chiffres d'affaires répartis entre 1 500 entreprises.

17 000 salariés (80 % de femmes).

20 % du prix de revient = l'emballage.

90 % du total des ventes se réalisent durant la période des fêtes de fin d'année.

1900 : 5 000 jouets différents fabriqués.

1974 : 60 000 jouets différents fabriqués.

Les achats de jouets représentent annuellement 70 F par français et 450 F par famille (1).

(1) Informations fournies par la Chambre syndicale nationale des industries du jouet.

c'est la foire de beaucroissant

Une exposition produite par la Maison de la Culture qu'elle propose, après sa présentation dans ses murs du 2 décembre 1977 au 1^{er} janvier 1978, en décentralisation.

Elle comprend 60 photographies (55 x 80 cm) de **Pierre Fillioley**, plastifiées sur un support léger ; un catalogue reproduisant, en plus des photos, le récit parlé d'un maquignon dauphinois, établi d'après un entretien réalisé par Charles Joisten, conservateur au Musée Dauphinois, et un texte à caractère historique, écrit par Robert Chanaud, sur la foire de Beaucroissant.

Beaucroissant : 1 023 habitants, commune rurale de l'Isère, située au pied de la colline de Parménie, au sud-est de la plaine de Bièvre. Elle accueille des foules de visiteurs à l'occasion de sa célèbre et historique foire d'automne dont l'origine remonte vraisemblablement au IX^e siècle. Une foire renommée pour la vente des bestiaux.

Pierre Fillioley : Grenoblois, né en 1930. Photographe, il assure des reportages pour l'édition, l'industrie et l'architecture. Il anime un atelier de photographie à l'I.U.T. II de Grenoble. Cette exposition est le résultat de nombreux et successifs rendez-vous, qu'il a tenu fidèles, avec la foire de Beaucroissant depuis 1956.

Claude Muller, journaliste et auteur d'un « l'Isère autrefois » remarqué, nous dit ci-dessous, les origines de cette foire.

Il y avait de nombreuses foires, jadis, en Dauphiné. Manifestations essentiellement agricoles, elles drainaient toujours un public fort nombreux. On y exposait tous les animaux de la ferme, mais aussi des montagnes de fruits, de légumes et tous les produits divers dont se servaient les paysans. Et un peu partout, vous trouviez des estaminets de fortune où se traitaient les affaires, généralement devant un petit verre de vin du pays. Vous y trouviez aussi moultes saltimbanques, montreurs d'ours, marchands d'orviétan et autres guérisseurs miracles.

Généralement, ces foires se déroulaient en automne, la plus célèbre d'entre elles étant sans contestation possible la « Beaucroissant ».

Beaucroissant ! Quel est l'agriculteur qui, aujourd'hui encore, manque ce grand rendez-vous annuel ? C'est un usage établi depuis des siècles et qui est solidement ancré dans les mœurs.

Mais d'où vient l'origine de cette foire bientôt huit fois centenaire ? Il faut remonter au XII^e siècle. Et peut-être même avant !



photo Pierre Fillioley

Les évêques de Grenoble se rendaient jadis fréquemment en pèlerinage, le 14 septembre à Parménie, où ils avaient fait élever une chapelle épiscopale dédiée à la Sainte-Croix. Ces prélats auraient même séjourné à Parménie, par intervalles, pendant deux siècles.

Le 14 septembre 1219, ce pèlerinage prit une grande importance. En effet, une grande partie de la population grenobloise, conduite par Pierre de Seyssins, se rendit sur la « montagne » de Parménie pour remercier le Seigneur et la Vierge de les avoir sauvés de l'inondation catastrophique qui avait fait cette année-là plusieurs dizaines de milliers de victimes.

Or, le lendemain, se tenait un petit marché dans le village de Beaucroissant, blotti au pied de la colline. Les pèlerins s'y arrêtaient, achetant victuailles et autres objets exposés. Les paysans furent vite dévalisés ! Beaucoup de pèlerins encore le 14 septembre suivant à Parménie. Ils s'arrêtaient évidemment à Beaucroissant, qui se trouvait sur leur route. Prévoyants, les paysans étaient venus encore plus nombreux, avec davantage de vivres. La suite, vous la devinez.

Petit à petit, au cours des années, le petit marché, grâce au pèlerinage, prit de l'importance, attira toujours plus d'agriculteurs, qui écoulaient là une bonne partie de leurs produits ou de leurs élevages, mais aussi différents commerçants, des saltimbanques... et des curieux !

Le marché ne cessa de s'étoffer et devint rapidement une grande foire, une foire qui est un peu le pouls du marché agricole du Dauphiné, de la Savoie et du Lyonnais. Pendant des siècles, c'est « Beaucroissant » qui détermina les prix pratiqués ensuite dans les autres foires.

Ainsi est née une des plus anciennes foires d'Europe, sans doute une des plus pittoresques de France et qui draine chaque année encore de 500 000 à 800 000 visiteurs !

Claude Muller

Le 17 décembre, on joue et on troque

Le samedi 17 décembre, les enfants et animateurs des diverses Maisons de l'Enfance feront de la Maison de la Culture leur espace de jeu pour quelques heures. Parce qu'en cette période d'« achète qui peut » il faut bien rappeler que le jouet n'est pas seulement forme et matière mais aussi imagination et joie de créer, qu'il n'est pas chose négligeable mais lien et échange, non pas affaire laissée aux adultes mais aussi affaire d'enfants pour les enfants - bref une fête collective. C'est par une telle fête que les enfants et les animateurs ont voulu conclure leurs réalisations de jeux et de jouets au cours de ce trimestre. A la Maison de la Culture. Le temps d'un après-midi. L'espace d'un forum. L'occasion d'une rencontre et d'un échange...

Venez, un bonimenteur vous indiquera le circuit à suivre : au rez-de-chaussée, dans le hall, la fête commencera avec le maquillage de tous, puis, dans la petite salle, des stands de jeux d'adresse, de présentation des jeux et jouets fabriqués et au milieu, un troc, le troc des jouets fabriqués. Ailleurs, des jouets pour ceux qui le voudront. Les autres pourront participer à la construction d'un village de carton ou bien à la peinture d'une fresque. En haut, dans le snack, les marionnettes seront animées par ceux qui les auront faites, un petit train réalisé auparavant collectivement le mercredi, dans les ateliers, attendra, sur place, guirlandes et décoration avant de faire un petit tour, à moins que ses éventuels voyageurs ne préfèrent parcourir la colonnade du snack sur échasses, ou bien revenir jouer de la fanfare avec les clowns...

N.B. - Les enfants pourront trouver à goûter et seront attendus pour chaque activité par les animateurs des diverses maisons de l'enfance avec lesquels cette journée a été élaborée.

Angéla Blanc.



Le 1^{er} magasin
de linge de maison
et d'habillement
du Sud-Est

LA PROVIDENCE

Ets P. Troujman fondé en 1892

GRENOBLE
2 rue Thiers et 18 Grande-Rue

Succursales à
Annecy, Chambéry et Crest

à qualité
égale, des prix
inégaux !

écriture 75 : la torture

Et l'un de nous s'en fut

La souffrance volontairement donnée est tellement intégrée à la Vie, qu'il nous est parfois difficile de la reconnaître.

Aussi par « torture » entend-on le plus souvent les sévices appliqués en temps de guerre dans des cachots profonds.

Entre ce terrible thème et l'écrivain se lève un spectre moralisateur : peux-tu parler de la torture si tu ne l'as jamais subie ? En as-tu le droit ?

Le droit et le devoir. Oui. Sans remords et sans complexe. De parler pour ceux qui justement ne le peuvent pas. Le droit et le devoir pour ceux qui justement ne le peuvent pas. Le droit et le devoir de nommer la torture dans le Temps, dans l'Histoire, mais aussi dans la vie de tous les jours. Sous sa forme la plus odieuse peut-être, parce que perpétrée dans des conditions rarement dénoncées : femmes quotidiennement battues, enfants martyrs cachés à l'assistante sociale. Faits gratuits. Hommes honteusement traités pour la seule raison de leur peau moins blanche. Et puis torture à mort des prostituées récalcitrantes, dans tous les raffinements liés au sexe. Jusqu'au tortures psychologiques et chirurgicales étudiées sur certains enfants dits *difficiles*.

Face à cet éventaire, notre Groupe devait violemment réagir. La révolte intérieure rencontrait alors des souvenirs lointains, des fragments d'histoires racontées par les aînés retour de camp ou de maquis ; des récits de curetages faits à vif pour punir la fille d'être femme ; des images de tourments moyenâgeux : pieusement conservées à l'ère des sondes spatiales...

suite page 19

Librairie des Alpes
1, rue Casimir-Perier
38000 GRENOBLE
Tél. 87.20.71

TOUS LES LIVRES

Livres pour enfants
Romans - Sport
Actualité politique et sociale
Livres utiles - Livres cadeaux

**SPECIALISTE
DES COLLECTIVITES**

**RECOMMANDEZ-VOUS
DE CETTE ANNONCE**

Après *La ville, La mort, Quel amour ?*, le Groupe Ecriture 75 travaille depuis plusieurs mois sur *La torture*, titre et sujet du prochain ouvrage collectif. Le choix de ce thème n'est pas dicté par la volonté de réaliser un exploit difficile. Ce n'est pas non plus un choix décidé à la légère. Nous sommes conscients de la gravité du problème, et c'est pourquoi nous avons déjà beaucoup travaillé ensemble sur cette terrible question. Nous avons précisé longuement nos points de vue et découvert, parfois douloureusement, les implications auxquelles une réflexion approfondie sur les différents aspects de la torture pouvait nous mener.

Ce travail n'est pas achevé. Les textes de Untel, Untel et Untel en marquent une étape. Ils veulent être le témoignage que le faux fuyant n'est pas honnête et qu'en quelque endroit de la terre où se perpétrent des faits de torture, il est normal qu'en n'importe quel autre endroit des êtres humains se sentent concernés.

Bruno Daudin.

« ... Quant à la torture, elle est née de la partie infâme du cœur de l'homme, assoiffé de voluptés... »

Ch. Baudelaire.

La torture est - d'abord - une entreprise d'avilissement.

J.P. Sartre.

Quelqu'un a-t-il vu sur le visage ou le corps du soldat Stevens des traces de sang, des marques de coups ?

Quelqu'un peut-il affirmer que le soldat Stevens avait des membres brisés ?

Non ? Personne ?

Le silence des détenus militaires de cette prison de Sa Majesté britannique répond seul à l'Adjudant. L'Adjudant triomphe. Le soldat Stevens est mort, certes, tué par un régime d'injures plus humiliantes que violentes, par une série d'efforts surhumains ; il est mort, mais les causes de sa mort ne laissent pas de traces. On pourra donc dire qu'il n'avait après tout pas assez de muscles au cœur et au cerveau pour résister. L'Adjudant peut triompher. Au procès, si on ose en faire un, il aura comme témoins ceux-là mêmes qu'il maltraite à distance, qu'il démolit avec des mots, des lois, des règlements spéciaux pour récalcitrants. La question du sang sera posée par le Juge. Tant mieux, pense l'Adjudant. On saura la *vérité*. Quel petit déserteur oserait mentir au tribunal ? Non, Monsieur le Juge, il n'y avait pas de sang dans les yeux du soldat Stevens, mais...

Voilà ce que raconte en partie un vieux film anglais « La colline des hommes perdus », je crois.

Aujourd'hui, le groupe Ecriture qui travaille depuis 8 mois sur le thème de la *torture* s'interroge encore sur cette entreprise et sur lui-même.

Certains ne voudraient envisager qu'un aspect de la torture, et ne pas penser à toutes. Il est vrai que le sang frappe la mémoire, comme le cri. On pourrait en rester là, tant cela est déjà effrayant. D'autres pensent que la torture morale ou mentale, n'est en rien

comparable à la souffrance physique. D'autres croient que l'un ne peut, hélas, aller sans l'autre. Il y a donc conflit dans notre réflexion, et c'est très bien ainsi. Mais pourquoi limiter tout d'un coup nos capacités d'analyse ? De quoi aurions-nous peur ?

Je crois que la torture la plus raffinée que l'on puisse appliquer aujourd'hui à un être humain pour le détruire, ou le faire cheminer par le chemin qu'on veut, ou le faire avouer contre lui-même, ou le faire avouer pour d'autres, c'est celle qui résulte de l'intelligente collusion entre homme de police et homme de sciences, quand ils décident d'allier leurs entreprises. Non seulement ils parviennent ainsi à neutraliser un esprit, mais en plus ils peuvent, le lendemain, montrer le coupable à la foule et interroger le peuple : *Voyez-vous du sang sur ce visage, et des coups sur ce corps ? Cet homme ne marche-t-il pas, ne mange-t-il pas comme d'autres ? N'est-il pas intact ? Ne l'entendez-vous pas prononcer sa condamnation ?*

Et la foule, quand elle ignore les dépravements de ses maîtres, acclame le pouvoir qui la sécurise. Elle accepte ainsi à plus ou moins long terme sa propre condamnation, quelquefois même, tant elle est bien trompée, elle la réclame.

Dans nos débats, nous avons souvent dit que nous n'étions pas, nous, de petits Himler. Je m'interroge pourtant sur nos capacités au pire, selon les circonstances. J'appartiens à cette génération qui a entendu condamner les soldats alsaciens enrôlés de force dans la Wehrmacht parce qu'ils avaient - en compagnie d'Allemands - torturé des civils. Etaient-ils tous nazis ? Je ne crois pas. Ils n'étaient pas héroïques, c'est tout. L'héroïsme, c'était de refuser d'obéir, d'être tué au lieu de tuer. Leurs juges l'affirmaient tranquillement, soutenus par l'« opinion publique » : il fallait ne pas obéir. Les juges sont héroïques, et l'opinion publique aussi.

Dix ans plus tard, en 1955, je partais avec d'autres en Algérie. Pas héroïque, ce départ encadré à chaque arrêt du train par la garde mobile. Je ne veux pas ici confondre la colère du départ, l'amertume du maintien sous les drapeaux, le désespoir du rappel avec un refus

fondé sur l'analyse consciencieuse d'une situation. Je n'ai rien refusé. Les mêmes juges et la même opinion publique nous aidaient à mieux obéir, puisque nous n'avions pas cherché, à temps, à mieux comprendre, fût-ce contre les juges et l'opinion publique. Sur place, quand l'atroce approchait de nous, on obéissait le moins possible. Cette obéissance diminuée se soldait quand même par la douleur des autres, de ceux d'en face. Nous ne faisons pas jaillir les cris, mais nous étions là, nous restions là...

La solution, ce n'est donc pas d'avoir à obéir le moins possible, puisque n'étant pas plus héroïque que nazi de naissance, nous survivons avec nos faiblesses. La solution, une solution, ce serait d'arriver à créer socialement des structures telles que le moindre crime de torture consciente et volontaire ne soit plus si facilement à portée de notre main et en accord après tout ! avec notre esprit.

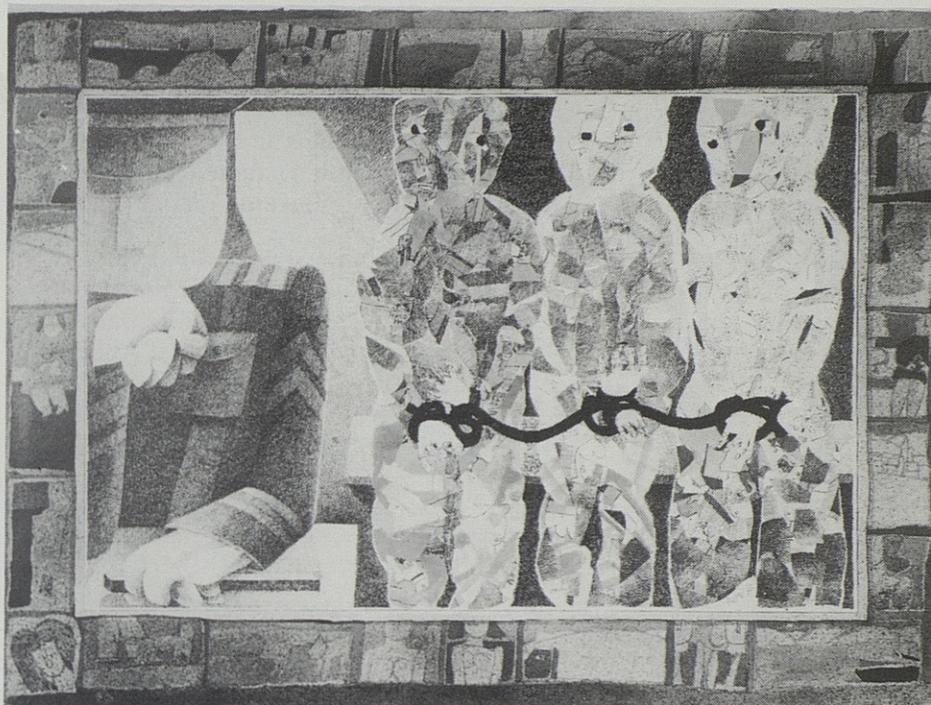
Si l'on commence à dénoncer la torture, comme Gabriel Cousin nous l'a proposé avec courage, il faudra les dénoncer toutes, sans s'absoudre sur des frontières. Et pour qu'il n'y ait pas trop d'espace entre nos discours et nos réalités, j'aimerais qu'on invente un Etat où nous serions plus sûrs de nous, c'est-à-dire capables de triompher avec notre quotidien social, affectif, politique, des aptitudes au pire qui n'existent pas que chez les autres.

Philippe de Boissy.

Extraits des minutes de la flagellation des pensées. Mire neuf cent soixante dix sept.

... Après en avoir arraché les semelles, ils en brûlèrent la plante dans une affreuse odeur de pensée roussie. Puis, fumée dispersée, ils s'installèrent autour des pensées afin d'effectuer un premier tri. Ils en firent des tas, leur arrachant de grands cris et les secouèrent ensuite furieusement au-dessus d'un immense creuset. Ils lièrent alors les pensées au grand fallace afin de procéder à la première flagellation. En général, une ou deux séances suffisaient mais la ténacité particulière de certaines pensées nécessitait quelquefois une troisième intervention. J'ai oublié de dire que le but de la flagellation est d'amollir à ce point les pensées qu'elles glissent sur le sol comme les fusillés de l'aube.

Au fur et à mesure que le sang des pensées en rigoles falotes perdait goutte à goutte son importance, ils s'établissaient sur leurs terrasses de marbre, mépris au nez... Le sang des pensées continuait de s'épandre le long des ruelles rejoignant les égouts. Ils en avaient fait une tisane, un aliment de bétail, une fiente. Leur but semblait atteint.



« Amnistie internationale »
dessin de Yves Nioré

Après la troisième flagellation, il devenait facile de séparer les faisceaux de pensées. Les fibres se détachaient une à une rendues à l'inutilité d'une oreille de statue tournant dans l'espace.

C'est bien aussi ce qu'ils voulaient.

Les pensées, cependant, n'étaient pas tout à fait mortes malgré leur aplatissement ridicule. Une poignée de sel, sur les plaies, jette juste ce qu'il faut de conscience pour se figurer l'affectation qui leur est réservée : des cages. Des cages et des cages superposées...

Là se fixerait désormais leur résidu d'existence, cicatrices et velléités également rabotées. Les pensées reprendraient sans le savoir le cours des aliénations, elles s'ignoreront déçues et esclaves, leurs habits brilleront bientôt de la même uniformité et de la même sévérité collectives, oublieuses de ce grelottement ancien que distillent le rire et la fantaisie d'un sang libre, par les ruisseaux communs et leurs ponts.

Ils pouvaient être satisfaits... Plus de pensées, plus de cris... seulement quelques borborismes...

Un jour comme les autres se déchirait de bas en haut, tandis que les pensées dans leur cage, tournaient, cherchant comme il est d'usage pour les prisonniers, un moyen d'évasion...

Note : On aurait retrouvé également les minutes de l'évasion des pensées mire... (effacé dans le texte).

Bernadette de Féline.

suite de la page 18

Un jour, l'un de nous s'en fut. D'autres avouèrent leurs cauchemars de chaque nuit. Il fallut parler de bourreaux. Ces hommes et ces femmes tellement banaux que vous en croisez tous les matins sans les voir. Il fallut parler de nous-mêmes. Boucler la bouche. Répondre à nos propres questions.

Serions-nous capables de supporter la douleur et l'humiliation ? Serions-nous incapables de les donner ?

Claude Vaudaux.

voyages imaginaires

Poètes engagés
Sud-africains

En Afrique du Sud, le salaire moyen d'un Noir qui travaille dans l'agriculture, la construction, l'industrie et l'administration est cinq fois inférieur à celui d'un Blanc. Il est sept fois moindre si cet homme travaille dans les mines. Le Noir n'a pas de rendement, dit-on. Et, selon un sociologue, le pouvoir du syndicat est « moindre que celui de la société protectrice des animaux... »

Etonnant pouvoir pourtant de ces faibles que cette poésie éditée peut-être pour la première fois en Europe par la Maison de la Culture (1), sur un travail de Jacques Alvarez-Pereyre. Etonnant cheminement de ces poèmes, qu'on ne s'arrache pas comme des oranges, mais qui connaissent une deuxième édition, la première ayant été vite épuisée. Paroles des Noirs d'Afrique du Sud et des Blancs qui les défendent, paroles qui traversent peu à peu un monde qui devrait s'étonner de la beauté et de la vigueur de ces textes écrits par des gens appartenant à un peuple dont on sait qu'il est illettré à 65 %, et pour lequel l'école n'est ni obligatoire ni... gratuite.

Ph. de B.

(1) Collection « Poésie parmi nous », 2^e édition, septembre 1977, en vente à la bibliothèque et au service « accueil » de la Maison au prix de 3 F.

Depuis plusieurs saisons, l'animation littéraire de la Maison développe une action en faveur de la lecture à voix haute. Cette activité, à laquelle le public est convié librement dans la Maison et hors les murs, représente soixante lectures et l'approche d'une quinzaine d'auteurs.

Aujourd'hui, nous accueillons une semaine de lectures proposée par un comédien du C.D.N.A., Michel Ferber. Celui-ci propose, en compagnie d'Abbès Faraoun et du violoncelliste Marc Latarjet, quatre écrivains : **Italo Calvino, Herman Hesse, Henri Michaux et Michel Tournier.**

Michel Ferber présente ci-dessous, à sa manière, ces « voyages » dans lesquels il voudrait nous entraîner.

« Je vous écris d'un pays lointain... »

La règle du jeu consiste à essayer de reconnaître des paysages, des lieux, des personnages, des voix, que l'on connaît à peine, sou-

vent par oui-dire. Ici, le paysage change tous les jours.

C'est un voyage devinette.

Quelquefois, il s'agit de Robinson et de Vendredi perdus dans une île du Pacifique, quelquefois de Marco Polo discourant avec l'empereur mongol Kubiāi Khan, quelquefois d'un loup perdu dans un théâtre magique, quelquefois des hacs, des races urdes, de l'emangkou, des darettes ou de la parpue...

Plus je rentre dans ce voyage, moins je m'y reconnais... Pourtant, j'étais parti d'un rivage connu de tous – de vous, de moi. Et le bateau que j'empruntais, bien que silencieux et sans voile, ressemblait en tous points à un bateau.

Peut-être ai-je voyagé trop loin, et trop longtemps ? Peut-être ai-je doublé tous les caps, franchi tous les détroits, dérivé au delà des routes maritimes connues, pour attendre – qui sait ? – le pays de l'invisible...

Michel Ferber

P.S. Si vous désirez me rejoindre, un conseil : laissez vos brodequins à l'entrée de ce voyage. Ici nous n'avons que faire de nos jambes. Mais faites-vous léger, léger – oui, faites-vous plume...



transports publics de l'agglomération grenobloise

nouvelle adresse:

2, rue de l'Industrie / 38320 - Eybens

nouveau numéro de téléphone :
(76) 25.53.45

nouveau numéro de télex : 980928

notre boîte postale reste inchangée :
553 RP 38013 Grenoble Cedex

un compte chèques pour le quotidien,
un compte sur livret pour l'imprévu,
au CRÉDIT AGRICOLE, les deux font
la paire

CRÉDIT
AGRICOLE
DE L'ISÈRE

13 AGENCES

dans l'agglomération grenobloise